Le Sioux

2021, OCT, N°88

MENSUEL d'histoire et de tactique militaire

« A la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre. »

Général PATTON

« Ne pas pratiquer ce que l'on enseigne, c'est déshonorer sa parole. » Cours de tactiques 1922, Tomes II »

Feuille d'information gratuite

Responsable de la rédaction :

LCL ® de LEMOS

Toutes les informations et images présentées, sont issues de sources ouvertes et n'ont d'autre vocation que d'informer.

Les propos et articles n'engagent pas l'institution militaire, ils ne sont que des supports personnels.

S'inscrire ou désinscrire à cette newsletter à l'adresse suivante :

lesiouxnewsletter@yahoo.fr

SOMMAIRE

Bataille P. 2

Le coin du préparant P. 5

Fiche de lecture P. 9

Histoire P.14

REFLEXIONS: P 18

Personnage Atypique P.25

Le Sioux vous conseille P.28

EDITO

Chères Lectrices et chers Lecteurs, Direction l'Espagne en 1936, et plus particulièrement à la bataille de Belchite. C'est une opération militaire menée par les troupes républicaines espagnoles, fidèles à la République, contre les forces nationalistes, entre le 24 août et le 6 septembre 1937, durant la guerre d'Espagne. Nous allons voir, que ce fut une bataille meurtrière qui a duré 14 jours. En ce qui concerne les procédés, nous allons parler des contre-attaques décrites par le général Yakovleff. La fiche de lecture nous plonge dans le traité de stratégie chinoise, paru en 2008, puis un officier se pose la question suivante : « sommes-nous préparés à combattre l'ennemi les yeux dans les yeux ? » je vous laisse juge de sa réponse. Le personnage atypique, n'est pas un militaire, même s'il a servi durant la première guerre mondiale, résistant durant la seconde, il va mourir sous les coups de la Gestapo. Il n'est malheureusement pas très connu. Si vous avez dans des idées de personnages atypiques, je suis preneur. Je vous souhaite un bon mois d'octobre, dans trois mois, nous serons en 2022.

Enfin chers lecteurs, nous vous encourageons à nous faire part de vos remarques, questions, suggestions, voire dialoguer avec nous et entre nous, soit sur notre page Facebook https://ww.facebook.com/groups: /782917638416377/ que nous essayons de nourrir d'actualités militaires, soit par courriel à lesiouxnewsletter@yahoo.fr.

LCL® Nicolas de LEMOS,

Toutes mes condoléances à la famille du caporal-chef Maxime Blasco.
Toutes mes condoléances au 7e Bataillon de Chasseurs Alpin.

La bataille de BELCHITE

24 août 1937 - 6 septembre 1937

La bataille de Belchite est une opération militaire menée par les troupes républicaines espagnoles, fidèles à la République, contre les forces nationalistes, entre le 24 août et le 6 septembre 1937, durant la guerre d'Espagne. Le but des opérations militaires était la conquête de la capitale provinciale de Saragosse, afin de redonner l'avantage aux troupes républicaines mises en difficulté dans le nord.

Les combats se déroulèrent le long du front d'Aragon, mais à la suite de leur échec et l'impossibilité d'avancer plus loin dans les autres secteurs, les combats se concentrèrent autour du village de Belchite, qui connut des affrontements extrêmement violents. Malgré le déséquilibre des forces, les troupes nationalistes arrivèrent à contenir majoritairement l'avancée républicaine, ce qui transforma la victoire de l'armée républicaine, qui avait réussi à s'emparer de plusieurs villages aragonais, en relatif échec, la ville de Saragosse restant fermement aux mains des nationalistes.Force en présence :

<u>République espagnole et brigade internationales :</u>

Enrique Lister

Manuel Trueba Mirones

Général Walter

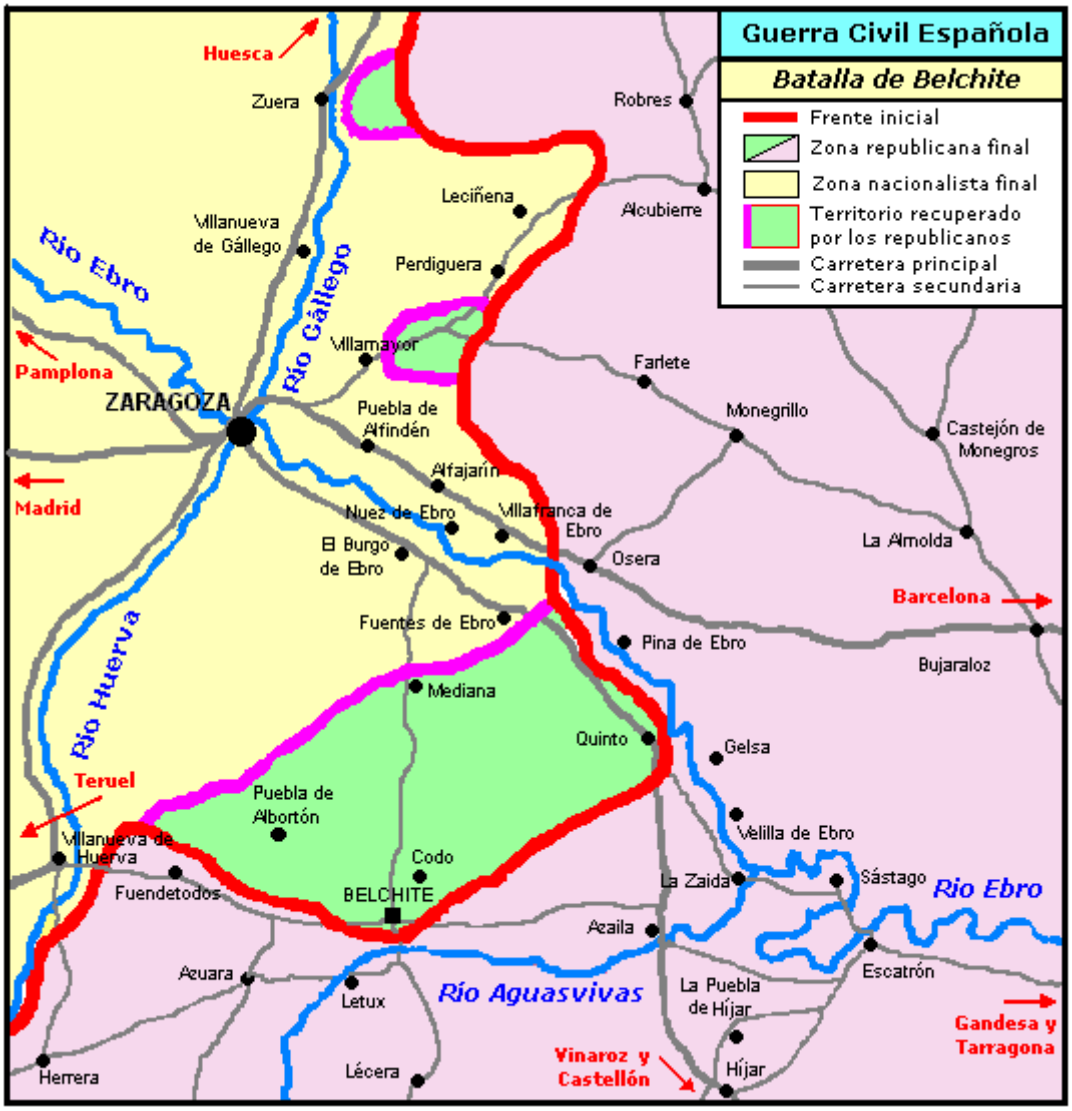
Armée de l'est : 24 000 hommes.

<u>Camp nationaliste</u>

Alfonso Trallero
Fernando Barron
Garnison de Belchite
• 5 000 à 7 000 soldats et civils volontaires

Après avoir échoué à s'emparer de Brunete, le commandement de l'armée républicaine décida de lancer une nouvelle série d'offensives afin de ralentir l'avancée nationaliste au nord. Il fut donc décidé de mener une nouvelle campagne en Aragon.

La décision ne fut pas prise sur des motifs uniquement militaires, mais également de politique intérieure. Le gouvernement central de Juan Negrín et Indalecio Prieto y voyait l'occasion d'affaiblir l'influence des anarchistes et du POUM dans la région, où le Conseil régional de défense d'Aragon fonctionnait sous les ordres de Joaquín Ascaso



comme un gouvernement autonome. Dans ce but, les hommes de Madrid souhaitaient y transférer des troupes communistes et y intégrer les unités anarchistes dans trois divisions de la nouvelle « armée de l'Est », placée sous le commandement du général Sebastián Pozas Perea.

Un autre objectif était de prendre Saragosse, capitale de l'Aragon, qui se trouvait à quelques kilomètres à peine du front. La ville était en effet au cœur du réseau de communication de l'Aragon. De plus, la capture de ce chef-lieu de province aurait offert aux républicains un prestige important.

Les nationalistes avaient seulement trois divisions pour protéger la zone, à savoir les 51e, 52e et 105e divisions. Elles étaient réparties sur un front long de 300 kilomètres, et restaient cantonnées dans les villes. Le général Pozas et Antonio Cordon (en) avaient leur quartier général à Bujaraloz. Leur plan était de briser le front en sept endroits différents, sur une ligne de 100 kilomètres, entre Zuera et Belchite. Le but était de diviser les forces nationalistes dans leur contre-attaque et n'offrir que des cibles trop réduites pour les bombardements (qui avaient causé des ravages à Brunete).

Offensive Républicaine

Les 80 000 hommes de l'armée de l'Est, soutenue par les XIe et XVe brigades internationales, trois escadrons de 90 avions (Polikarpov I-16 Moscas et Polikarpov I-15 Chatos) et 105 chars T-26, se lancèrent dans plusieurs directions - trois routes principales et cinq secondaires. Au nord et au centre, les républicains ne réussirent à s'emparer que de territoires inoccupés. Au sud, les troupes s'emparèrent des villages de Mediana, puis, après quatre jours de combat, de Quinto. Dans le village de Codo stationnaient trois compagnies carlistes qui retinrent deux brigades républicaines. Une résistance plus importante encore fut rencontrée à Belchite, où 7 000 nationalistes résistèrent jusqu'au 7 septembre dans la ville assiégée. Les retards pris par l'armée républicaine donnèrent le temps aux franquistes d'obtenir des renforts et de faire échouer définitivement toute opération sur Saragosse.

Contre-offensive nationaliste

Les nationalistes apportèrent de nombreux hommes - cinq divisions, dont deux retirées du front de Madrid -, de l'artillerie et de l'aviation (65 Fiat CR.32, Heinkel He 46, Savoia-Marchetti SM.79 et Messerschmitt Bf 109). La contre-offensive, qui débuta le 30 août, ne leur permit pas de reprendre quelque territoire. Les opérations se terminèrent le 6 septembre, sans que le front ait à nouveau considérablement bougé.

Conséquences

Bien que les républicains réussirent à gagner du terrain et à repousser la ligne de front de 10 kilomètres, ils échouèrent dans leurs deux objectifs principaux : les nationalistes ne repoussèrent pas leur grande offensive au nord, et la prise républicaine de Saragosse fut un échec. L'échec de l'opération n'échappa d'ailleurs pas à Prieto qui, insatisfait et mécontent du rôle joué par les conseillers russes, envoya à Pozas un télégramme pour lui dire : « Autant de forces pour prendre quatre ou cinq villages ne satisfont pas le ministre de la Défense ni personne. »

De Belchite, il ne resta plus que des ruines. Franco ordonna qu'elles soient laissées en l'état, comme un monument « vivant » de la guerre. Une nouvelle ville fut construite près de l'ancienne. Le site est encore fréquenté par les réalisateurs de films.

Depuis 2017, les ruines de l'ancien village peuvent être visitées lors de visites guidées organisées par l'office de tourisme de Belchite.

Bibliographie

Ouvrages généraux

(es) Gabriel Jackson, La República Española y la Guerra Civil, Ed. RBA Coleccionables, Barcelone, 1999 (ISBN 84-473-3633-6)

Hugh Thomas (trad. de l'anglais par Jacques Brousse, Lucien Hess et Christian Bounay), La guerre d'Espagne juillet 1936-mars 1939, Paris, R. Laffont, coll. « Bouquins », 2009, 1026 p. (ISBN 978-2-221-11338-7)

(es) Ramón Salas Larrazábal, Historia del Ejército Popular de la República [archive], La Esfera de los Libros, Madrid, 2006 (ISBN 84-9734-465-0)

Ouvrages spécialisés

(es) José María Maldonado Moya, El frente de Aragón. La Guerra Civil en Aragón (1936–1938), Mira Editores, Saragosse, 2007 (ISBN 978-84-8465-237-3)

(es) José Manuel Martínez Bande, Monografías de la Guerra de España, no 9, La gran ofensiva sobre Zaragoza, Editorial San Martín, Madrid,

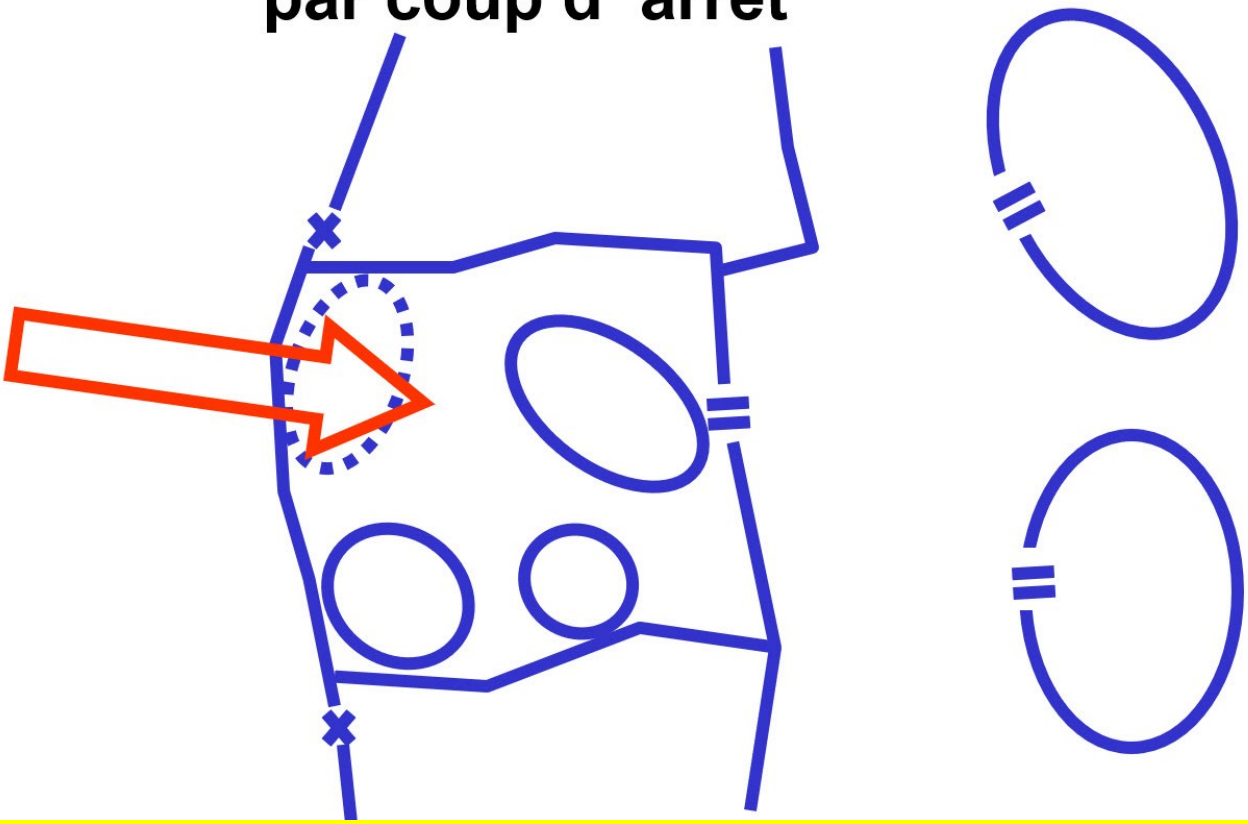
1973 (ISBN 84-7140-060-X)

(es) Javier Redondo Rodelas, La guerra civil mes a mes, vol. 17, Maniobras de Distracción en Belchite (septiembre de 1937), Grupo Unidad Editorial S.A., Madrid, 2005 (ISBN 84-96507-59-9)

(es) José Andrés Rojo, Vicente Rojo. Retrato de un general republicano, Ed. Tusquets, Barcelone, 2006 (ISBN 84-8310-455-5)

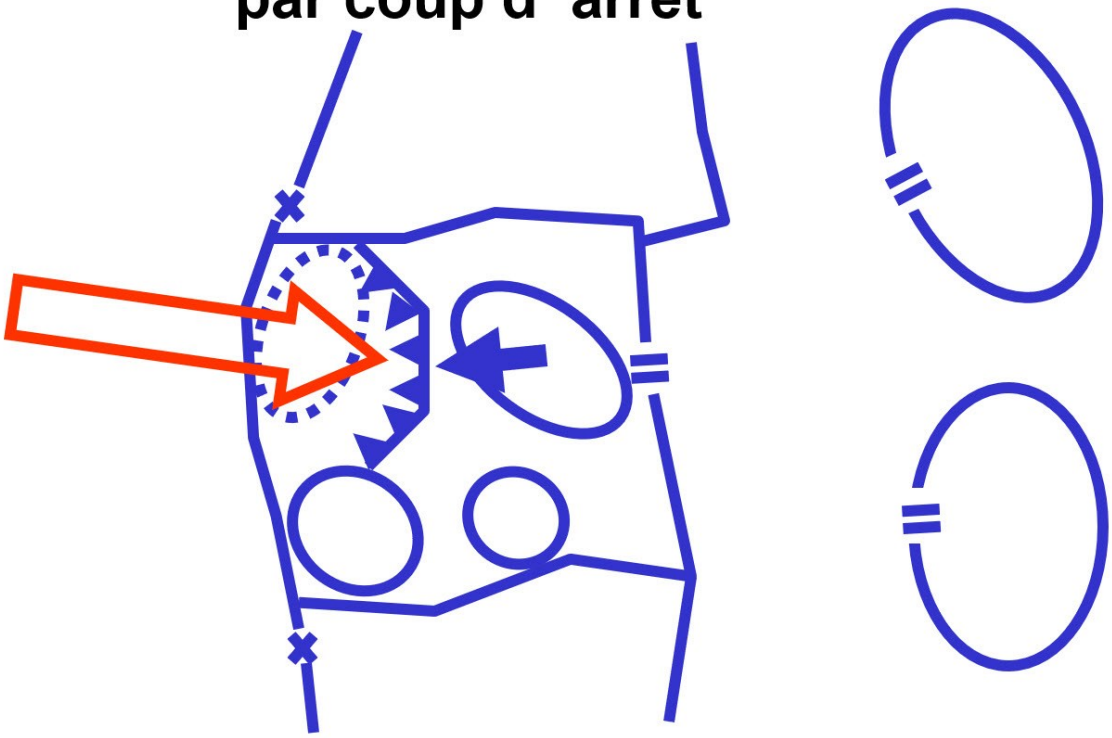
TEXTE WIKIPEDIA

34. Procédé : contre-attaque par coup d ’arrêt

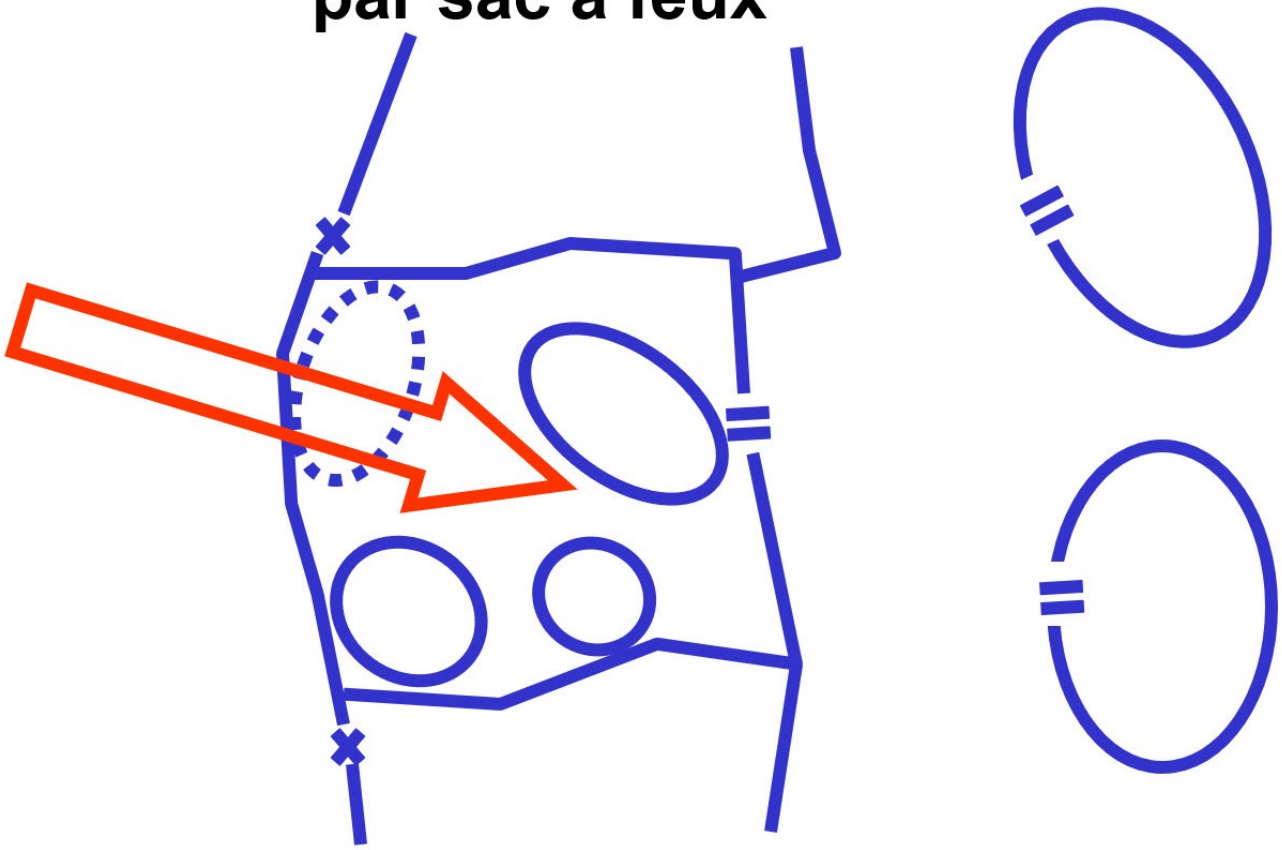


Ici, la contre-attaque prend la forme d ’un coup d ’arrêt porté sur l ’assaillant qui a pénétré. Le procédé du coup d ’arrêt n ’appelle pas de nouveaux commentaires. Dans le cas illustré ci-dessus, l ’unité qui donne le coup d ’arrêt reste sous le commandement de son unité parente, ou agit aux ordres de l ’échelon supérieure. Ce dernier cas est le plus courant, sauf quand la position occupée pour le coup d ’arrêt appartient ou est directement adjacente à l ’unité parente.

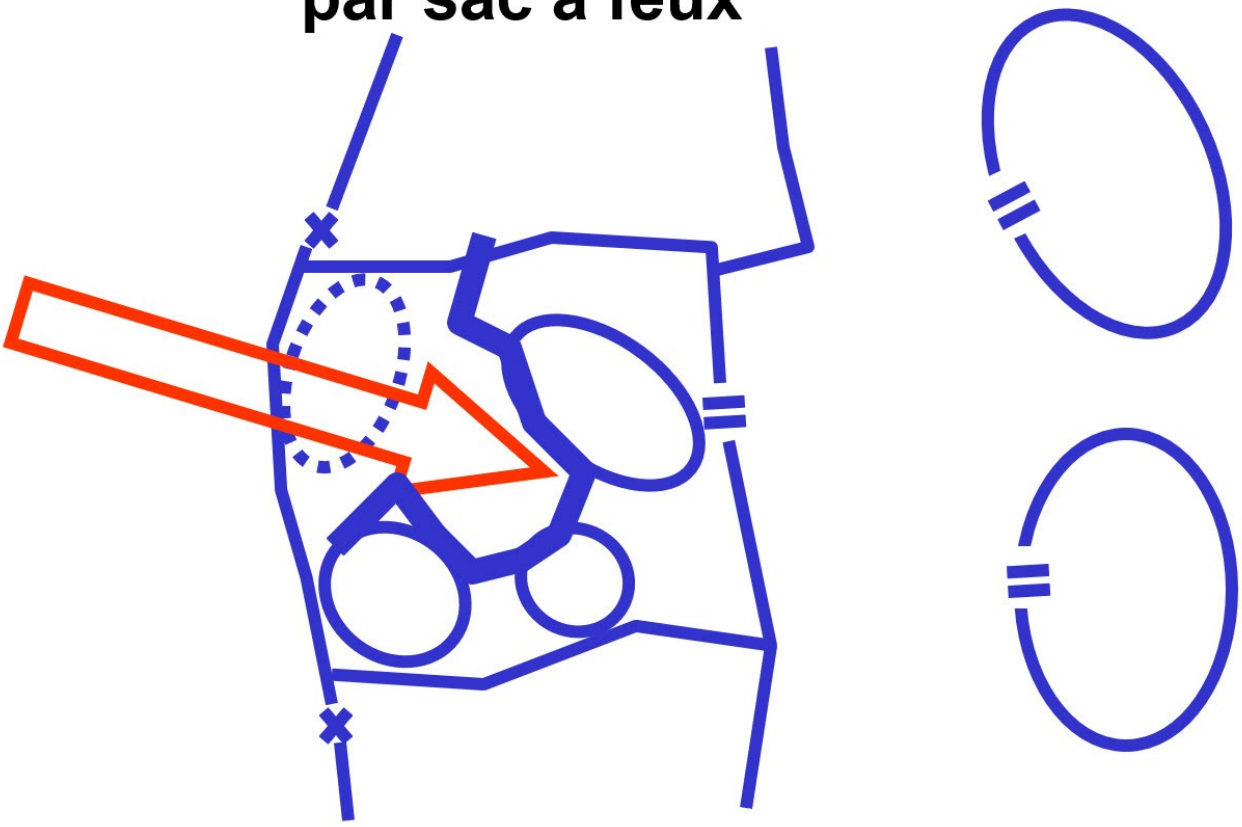
34. Procédé : contre-attaque par coup d ’arrêt



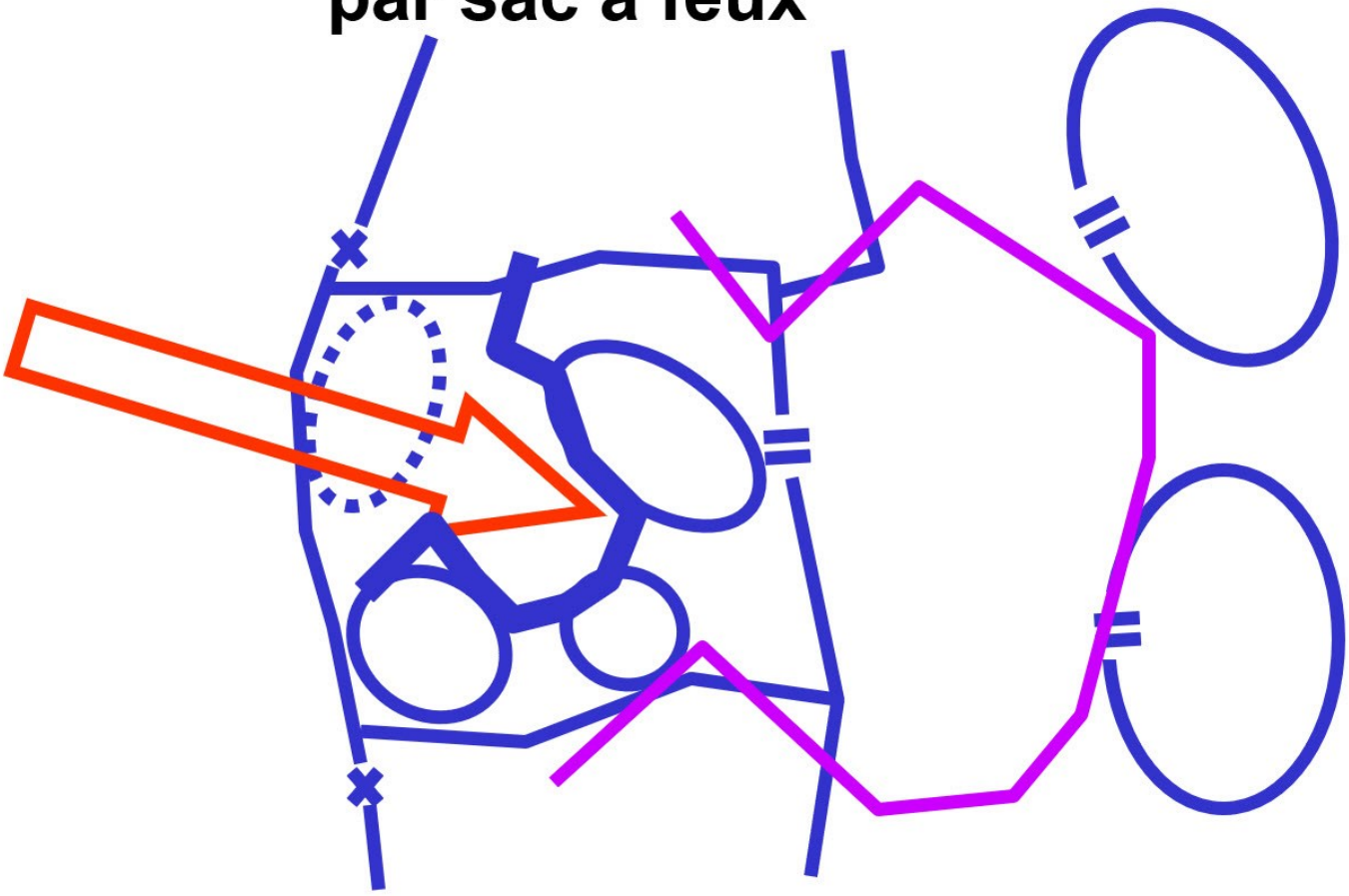
34. Procédé : contre-attaque par sac à feux



34. Procédé : contre-attaque par sac à feux



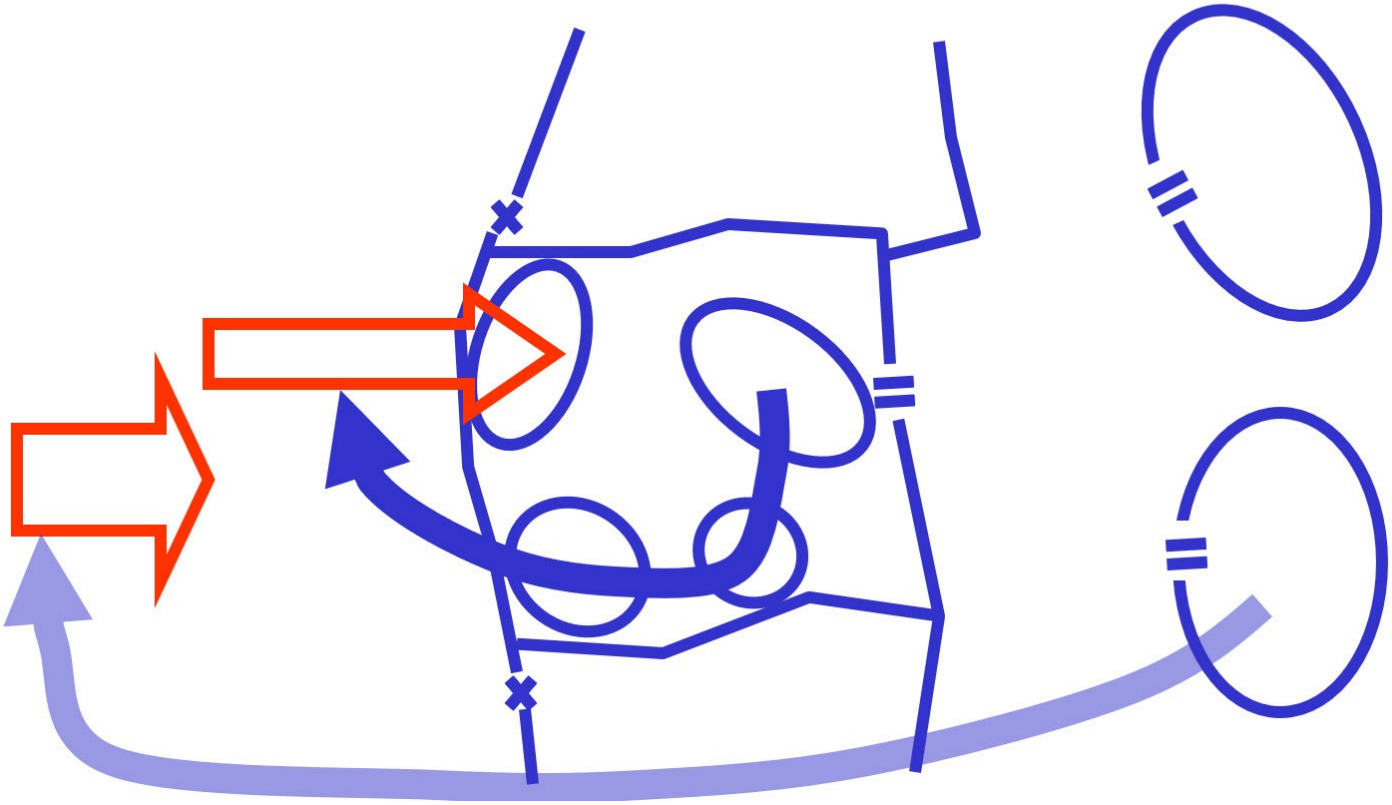
34. Procédé : contre-attaque par sac à feux



Le sac à feux n 'est qu 'une forme achevée du coup d 'arrêt. Ici, il s 'appuie sur plusieurs môles, et peut donc être constitué de plusieurs unités jaillissant chacune de leur môle respectif, agissant en coordination, ou d 'une unité agissant sous commandement direct du supérieur d 'ensemble, et ayant accédé à ses positions en s 'infiltrant à travers les môles.

A noter qu 'il peut y avoir plusieurs dimensions à cette contre-attaque, selon que ce soit le bataillon concerné qui mène une contre-attaque interne (en bleu), ou la brigade (en mauve).

34. Procédé : contre-attaque latérale



La contre-attaque peut s 'apparenter à une **attaque en bonne et dûe forme**, c 'est-à-dire, *sortant du périmètre occupé.* Dans le premier cas illustré ci-dessus (en bleu sombre), l 'approche se fait à travers les môles inentamés, et le débouché se fait à travers la position voisine de celle qu 'on veut soutenir. L 'unité traversée appuie le débouché, et le couvre partiellement. La **contre-attaque directe, de flanc,** a pour objet de détruire l 'assaillant en profitant de ce qu 'il est mal orienté, sinon de le forcer au repli, au minimum de diminuer sa pression.

Ce genre de contre-attaque est couramment effectué lorsqu 'on veut désengager une unité : c 'est la contre-attaque dite *de dégagement.* Lorsqu 'on se contente de chercher un répit pour le môle initialement attaqué, répit qui permettra de rétablir le dispositif, de procéder à une relève ou à un renforcement, etc, alors on dit que la contre-attaque a pour objet de « donner de l 'air ».

La contre-attaque peut aussi être menée un niveau au-dessus (ici, en bleu clair). Le principe est identique : déboucher à travers une autre partie du dispositif. Mais ici, l 'objet est d 'attaquer un échelon d 'attaque *avant qu 'il ne soit arrivé à portée.* Plus profonde, théoriquement plus risquée, cette contre-attaque à l 'avantage de perturber considérablement le niveau ennemi *supérieur.*

FICHE DE LECTURE

Titre de l'ouvrage	**Traité secret de stratégie chinoise**
Auteur	François KIRCHER – Editions du Rocher
Edition	CBA – FORESTIER Eric – 121° promotion
Rédacteur	01 – Février - 2008
Date de rédaction	**02/11/09**

1/ L'AUTEUR

Ce traité secret de stratégie chinoise a été traduit et commenté part le sinologue François Kircher. Spécialiste de l'histoire militaire chinoise, il parachève actuellement une nouvelle traduction de l'Art de la guerre de Sun zi, en collaboration étroite avec l'université de Pékin.

La collection L'Art de la Guerre, des éditions du Rocher, publie les textes essentiels des cultures stratégiques de tous les continents.

2/ SYNTHESE DE L'OUVRAGE

L'origine de ce traité de stratégie militaire demeure incertaine. Datant probablement de l'époque Ming (1366-1610), il ne fut redécouvert qu'en 1941 sur l'étal d'un bouquiniste. Toutefois, les différents faits ou anecdotes auxquels il fait référence laisse à penser qu'il aurait pu être rédigé antérieurement à la dynastie des SONG (1227-1279).

Recueil de 36 stratagèmes, enrichi des commentaires experts de François Kircher, il s'articule de la façon suivante :

Stratagèmes des batailles déjà gagnées : stratagème de 1 à 6

Stratagèmes des batailles indécises : stratagème de 7 à 12

Stratagèmes des batailles offensives : stratagème de 13 à 18

Stratagèmes des batailles à partis multiples : stratagème de 19 à 24

Stratagèmes des batailles d'union et d'annexion : stratagème de 25 à 30

Stratagèmes des batailles presque perdues : stratagème de 31 à 36.

Chaque stratagème est présenté généralement ainsi :

Enoncé du stratagème (en quatre caractères chinois) ;

Citation du Yijing, complétant l'énoncé ;

Explication du stratagème à base de faits historiques.

Stratagèmes des batailles déjà gagnées

1. Mener l'empereur en bateau

Ce stratagème explicite une duperie. Celle d'habituer l'adversaire à se mobiliser contre une attaque qui ne vient jamais afin de l'amener peu à peu à baisser sa garde afin de mieux le surprendre.

2. Encercler wei pour sauver zhao

Ce stratagème recommande d'attaquer les points faibles de la défense adverse plutôt qu'une concentration de forces ennemies importante car même s'il y avait succès, le coût de l'opération serait élevé.

Afin d'éviter une victoire à la Pyrrhus, l'attaque doit donc chercher à frapper un point vital en tirant parti des faiblesses du dispositif ennemi.

3. Tuer avec une epee d'emprunt

Ce stratagème consiste économiser ses propres moyens en empruntant ceux de l'adversaire en les retournant contre lui. Il est ainsi envisageable de chercher à s'emparer des réserves de l'adversaire, de retourner ses chefs, de se servir de ses plans, d'user de ses tactiques, etc…). Ce procédé peut conduire jusqu'à s'allier avec une autre force en présence pour lutter contre l'ennemi désigné.

4. Attendre tranquillement

un ennemi qui s'epuise

Basé sur le rapport de force, ce stratagème insiste sur le fait d'éviter l'épuisement induit par la recherche de l'adaptation permanente aux changements de posture de la stratégie ennemie. Il milite pour de simples ajustements de sa propre stratégie en de pareilles circonstances. Il incite aussi à amener l'adversaire sur un terrain qui lui sera défavorable.

5. Piller les maisons qui brûlent

Ce stratagème invite à accentuer un travail de déstabilisation dans un pays plutôt que d'intervenir directement. En effet, une intervention directe pourrait conduire à ressouder l'unité du pays face à une agression extérieure.

6. Mener grand bruit a l'est pour attaquer a l'ouest

Ce stratagème incite à la manoeuvre de déception tout en mettant en garde contre les conséquences éventuelles d'un tel procédé si celui-ci venait à être éludé par l'adversaire.

Stratagèmes des batailles indécises

7. Transformer le mirage en realite

Ce stratagème détaille l'utilisation du leurre pour tromper l'ennemi et attire l'attention sur le caractère fugace et donc fragile d'une telle tactique. Il est ainsi recommandé d'utiliser d'abord un leurre, puis de lui substituer une force réelle afin de frapper après avoir donc trompé.

8. Montee discrete a chencang

Ce stratagème recommande de s'appuyer sur une cohérence d'ensemble et globale. Pour cela, il est nécessaire de préparer un enchaînement de plans, de tactiques et de s'appuyer sur un « reste » visant à créer la surprise et à emporter la décision localement. Le tout doit s'inscrire dans un projet accompli, lui-même trouvant sa place au sein d'une suite.

9. Contempler l'incendie sur la berge d'en face

Ce stratagème incite à se retirer et à demeurer à distance d'un ennemi soumis à des conflits internes afin d'éviter d'être l'élément fédérateur ressoudant l'unité adverse. Il apparait plus profitable au minimum d'observer, au mieux d'attiser les dissensions.

10. Cacher l'epee dans un sourire

Ce stratagème recommande d'abord de gagner la confiance de son ennemi en dissimulant ses intentions. Puis, il incite à abuser de cette confiance gagnée pour mieux surprendre son adversaire.

11. Sacrifier le prunier pour sauver le pêcher

Très explicite, ce stratagème met en exergue l'utilité de neutraliser les atouts de l'adversaire et de viser prioritairement ses points faibles.

12. Saisir l'agneau au fil de la main

Ce stratagème insiste sur l'utilité des petits gains. L'accumulation lente et patiente de ceux – ci peut suffire à donner l'avantage.

Stratagèmes des batailles offensives

13. Battre l'herbe pour reveiller le serpent

Sun zi a décrit ce même stratagème comme consistant à obliger l'adversaire à se révéler sans pour autant se révéler soi-même. Il incite ainsi à ne pas s'engager en terrain inconnu, mais au contraire à prendre les dispositions visant à contraindre l'ennemi à se dévoiler.

14. Redonner vie a un cadavre

Ce stratagème met en garde contre l'utilisation de prête-noms par l'adversaire pour atteindre ses objectifs politiques ou stratégiques.

15. Amener le tigre a quitter sa montagne

Ce stratagème est formulé dans l'Art de la guerre de SUN ZI ainsi « Attaquer les places fortes est la plus mauvaise politique ». Il est utilisable tant en tactique qu'en stratégie.

Il recommande donc de ne pas s'attaquer à un ennemi solidement retranché mais plutôt de lui faire quitter ses bases en l'attirant dans notre zone d'influence, sur un terrain qui nous est davantage favorable. Pour cela, il peut être nécessaire d'agresser ou de menacer un point que l'adversaire est contraint de soutenir ou de l'inciter à engager ses forces pour réagir à une manœuvre de déception, laissant ainsi le champ libre pour notre effort.

16. Laisser courir pour mieux saisir

Ce stratagème souligne qu'il est préférable de laisser une échappatoire à un adversaire, sans pour autant le laisser s'échapper, afin d'une part qu'il s'épuise et d'autre part pour éviter tous gestes

désespérés.

17. Jeter une brique pour recolter du jade

Ce stratagème préconise que l'appât ait assez de substance, quitte à sacrifier une certaine quantité de moyens, pour être suffisamment attractif et ainsi remplir sa fonction.

18. Pour prendre les bandits, il faut prendre leur roi

Ce stratagème encourage à considérer que la victoire n'est acquise que lorsque le centre de décision de l'adversaire est conquis ou détruit.

Stratagèmes des batailles à partis multiples

19. Retirer les bûches sous la marmite

Ce stratagème incite au recours à la stratégie indirecte. Ainsi, il recommande de s'attaquer aux bases logistiques, à la réserve, au moral voire aux points faibles, plutôt que directement à la force Adverse.

20. Troubler l'eau pour attraper le poisson

Ce stratagème consiste à conduire des opérations, telle que la désinformation, en vue d'accroître le doute et l'incertitude chez l'adversaire afin d'accentuer sa désorganisation.

21. La cigale d'or fait sa mue

Ce stratagème recommande face à l'ouverture d'un second front par l'ennemi, à ne pas dégarnir visiblement le premier front aux vues de l'adversaire tout en reportant son effort sur ce second front. Pour cela les dispositifs doivent être flexibles et réactifs.

22. Refermer la porte de la maison sur les voleurs

Ce stratagème préconise l'étouffement dans l'œuf de tout désordre afin d'éviter l'embrasement général.

23. Choisir un pays lointain comme allie et concentrer ses assauts contre un voisin

Ce stratagème recommande de s'appuyer sur la proximité ou non géographique pour privilégier l'alliance ou la guerre. En effet, il faut bien considérer toute la difficulté de conduire une lutte contre un adversaire éloigné. Cela doit donc inciter à privilégier une alliance avec celui-ci. Toutefois une lutte avec un voisin peut présenter le risque de dégâts sur son propre sol.

24. Demander passage pour attaquer guo

Ce stratagème relate toute la difficulté pour un Etat faible d'accorder ou non à un Etat voisin puissant un droit de passage sur son territoire, à l'occasion d'une expédition militaire.

Stratagèmes des batailles d'union et d'annexion

25. Voler les poutres, echanger les pilliers sans que la maison ne bouge

Ce stratagème propose de retourner les alliés d'un ennemi sans même que celui-ci s'en rende compte.

26. Montrer du doigt le mûrier pour blâmer le sophora

Ce stratagème met en exergue qu'il est indispensable pour un chef d'asseoir son autorité sur ses troupes avant de les mener au combat, quitte à s'imposer par la terreur.

27. Faire l'idiot et ne pas laisser libre cours a sa fureur

Ce stratagème milite pour cacher ses intentions tant que le temps de l'action n'est pas venu. Il peut être également utilisé pour commander ses troupes.

28. Les faires monter sur le toit et puis tirer l'echelle

Ce stratagème recommande de faire miroiter à ses troupes un gain facile pour les inciter au combat voire aussi de les acculer dos à un obstacle afin d'obtenir d'eux qu'ils combattent avec la plus grande âpreté.

29. Orner de fleurs un arbre sec

Ce stratagème milite pour afficher de façon ostentatoire quelques troupes d'élites sur ses rangs (ou sur ceux d'une armée alliée) afin d'impressionner son adversaire.

30. Echanger les places de l'hôte et de l'invite

Ce stratagème décline quatre étapes pour s'emparer du pouvoir ou d'un centre de décision : d'abord s'en approcher, ensuite chercher la faille, puis s'immiscer « à petits pas » dans celle-ci vers le centre décisionnel jusqu'à enfin en prendre le contrôle.

Stratagèmes des batailles presque perdues

31. Le stratagème de la belle

Ce stratagème recommande de ne pas se frotter à une armée puissante et bien commandée. Il est préférable de

faire des concessions plutôt que d'être anéanti. Toutefois, plus celles-ci seront visibles, plus elles participeront à exacerber la sédition de ses subordonnés qui auront été soumis précédemment de force.

32. Le stratageme de la ville vide

Ce stratagème vise à tromper l'ennemi sur son appréciation du rapport de force. Pour cela, il préconise de pallier à ses faiblesses en les affichant ostensiblement afin de faire croire à un leurre et inversement, de cacher sa force pour laisser apparaître une faiblesse.

33. Le stratageme de l'espion retourne

Ce stratagème insiste sur le rôle du renseignement émanant des espions et identifie comme le meilleur des espions celui qui se retourne contre son camp d'origine.

34. Le stratageme de la blessure

Ce stratagème illustre qu'au-delà de l'automutilation de l'espion pour se rendre d'autant plus crédible, il est aussi envisageable de le sacrifier.

35. Le stratageme des chaines

Ce stratagème consiste après avoir concentré l'ennemi, à le priver de sa mobilité avant de le frapper.

36. La fuite est la suprême politique

Ce stratagème privilégie le retrait ou la fuite à la défaite, en vue de préserver le potentiel pour des combats futurs.

3/ ANALYSE – AVIS DU REDACTEUR

Ce traité met donc en exergue l'importance de la stratégie pour laquelle la Chine a toujours accordé une place de tout premier ordre. Ainsi, les rois ou princes ont toujours cherchaient à s'entourer de stratèges réputés. Le sort de la bataille (hier exclusivement militaire, aujourd'hui également économique) est donc appréhendé comme résultant davantage du choix d'une stratégie pertinente que d'une armée nombreuse ou puissamment armée (voire les deux) mais mal dirigée.

Cet ouvrage, considéré aussi comme une « philosophie » de la société secrète HONG-MEN, fut adopté en son temps par l'Armée Populaire de Libération qui le diffusa dans ses rangs. Depuis, l'ouvrage a conquit un large public, au delà du cadre national et militaire. Il constitue, aujourd'hui, un ouvrage de référence en matière de stratégie militaire, industrielle, commerciale mais aussi politique.

L'intérêt de cet ouvrage réside plus particulièrement dans la pérennité de ces stratagèmes, le large spectre de leur application ainsi que l'éclairage porté par quelques anecdotes historiques révélatrices de la civilisation chinoise.

En effet, la valeur de ces stratagèmes s'est effectivement confirmée par leur pérennité au cours du temps. En effet, nombreux sont ceux que l'on retrouve utilisés lors de différentes batailles ou conceptualisés sous forme de principes ou mode d'action, ainsi et pour n'en citer que quelque uns :

la diplomatie japonaise à la veille de Pearl Harbor peut s'apparenter à la stratégie 10 ;

la bataille de Denain conduite à l'insu du Prince Eugène à la stratégie 15 ;

le maintien d'une échappatoire en techniques de contrôle de foule, à la stratégie 16 ;

la stratégie indirecte mise en œuvre par TE LAWRENCE visant à s'attaquer aux flux logistiques turcs aux stratégies 15 ou 19.

Il en va de même pour certains stratagèmes reconnus aujourd'hui comme incontournables et qui trouvent toujours leur place dans tous les manuels de tactique ou de stratégie : la déception, la diversion, la réserve, le renseignement, l'espionnage, l'embuscade, etc… que décrivent ces stratagèmes.

Ensuite, le spectre d'application de ces stratagèmes est large et la notion de stratagème développée n'est pas restrictive. En effet, ses applications recouvrent différents domaines : militaire certes, mais aussi politique, économique voire même sportif et se situent tant du niveau de petits moyens tactiques qu'aux niveaux de modèles stratégiques plus étendus.

Le stratagème 11 trouve, à titre d'exemple, son illustration politique lors du débat télévisé qui opposa à la veille des élections présidentielles, Monsieur Giscard d'Estaing à Monsieur Mitterrand quand ce premier se mit dans la posture d'interroger, tel un professeur, le second sur son point faible qui était ses connaissances en économie ;

Le stratagème 4 trouve peut, lui comme d'autre, s'exercer également au niveau écono-

mique. Face à un interlocuteur étranger qui cherche par tous les moyens à mener des négociations, l'usage de la technique dite « attendre tranquillement que l'adversaire s'épuise » est conseillé au chinois.

Le stratagème 6 peu s'exercer également dans le domaine du sport. Ainsi, l'équipe chinoise de tennis de table s'appuya sur le principe de diversion pour mettre au point puis devenir experte de la technique du contre-pied.

Enfin, l'étude de ce traité permet de revoir, ou de découvrir voire de s'imprégner d'une partie de l'histoire et de la civilisation chinoise à travers les anecdotes ou faits historiques relatés à titre d'explications de chaque stratagème. A l'heure où la question se pose de savoir si l'Empire du milieu se contentera de n'être qu'une puissance économique, il n'est pas inutile de se familiariser avec ses modes de pensées.

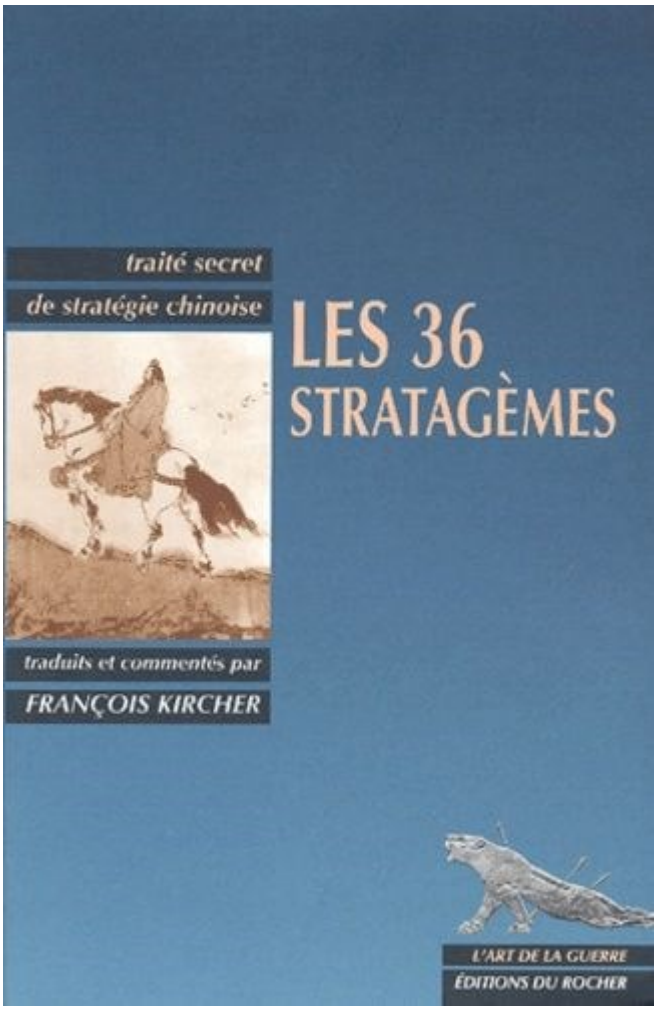
Ancien texte divinatoire devenu l'un des cinq classiques, connu en France sous le nom de Livre des mutations.

Ou TROMPER L'EMPEREUR ET LUI FAIRE TRAVERSER LA MER

Le reste ou petit reste :

Ce « petit reste » évoque la notion de réserve : un petit nombre d'unités est gardé en réserve au -dedans du dispositif et chargé de frapper inopinément là où s'ouvre une faille dans le dispositif ennemi.

Cette société secrète, qui compta jusqu'à 40 millions d'adeptes, apparut dans les provinces du sud et à TAÏWAN. Elle s'illustra dans la lutte contre les envahisseurs Mandchous.



La guerre des Malouines

Mars – Juin 1982

Bilan de la guerre des Malouines :

Pertes humaines:

Britanniques : 255 morts (28000 hommes engagés)

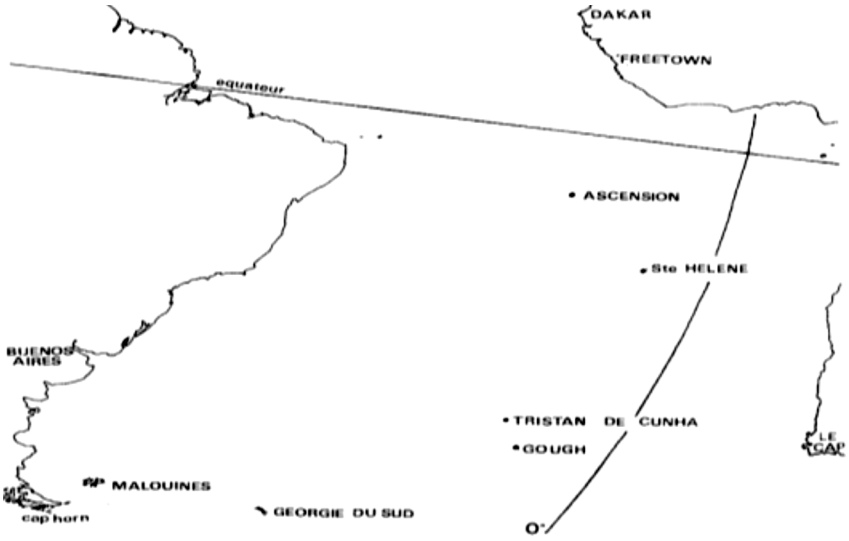
Argentins : 635 morts

3 civils lors d'un bombardement Britannique

Pertes en matériels:

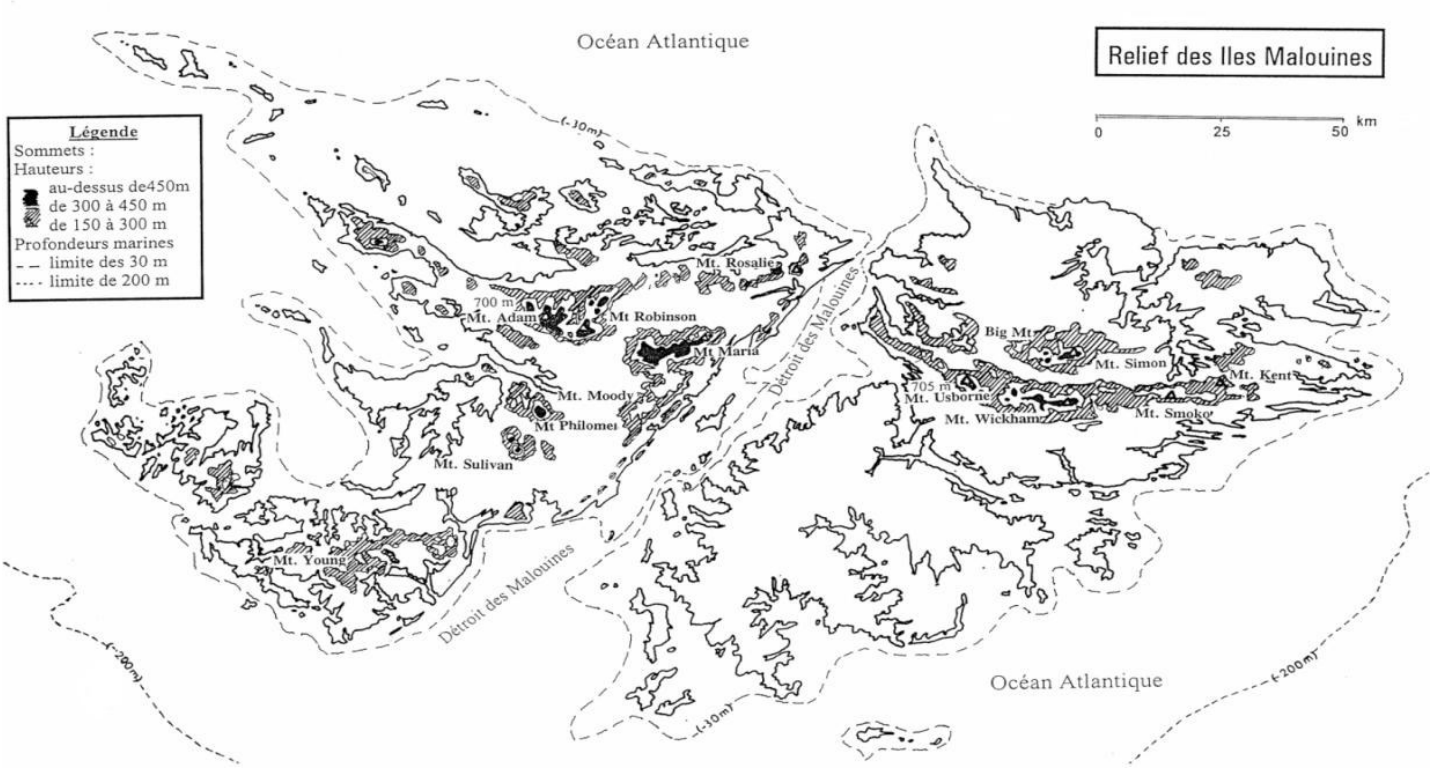
Britanniques : 2 destroyers: le Sheffield et le Coventry, 2 frégates: l'Ardent et l' Antelope , 2 bâtiments de débarquement: le Sir Galahad et le Sir Tristam, 1 cargo mixte: l'Atlantic Conveyor, 10 Harrier, 23 hélicoptères

Argentins : 109 avions, 1 croiseur: le Belgrano, 1 sous-marin, plusieurs navires de transport, tout le matériel engagé sur les îles



CONTEXTE GENERAL :

L'Argentine devint une dictature militaire en mars 1976 et faisait face à des problèmes économiques graves quand le général Galtieri parvint au pouvoir en 1981. En mars 1982, prenant prétexte d'un incident diplomatique avec la Grande-Bretagne, les militaires de la junte accélèrent leur processus de reconquête par la force des îles du sud de l'Atlantique que leur pays revendique depuis plus d'un siècle: les Malouines et la Géorgie du Sud. Le plan d'invasion fut conçu par l'amiral Jorge Anaya, le chef passionnément antibritannique de la marine argentine. Le 26 mars, l'Argentine décide d'envahir l'île de Géorgie du Sud (Operación Rosario). Alerté, le gouverneur des îles Malouines prépara sa défense à la tête de soixantaine de marines et volontaires. Mais, le 2 avril, un destroyer argentin débarqua 21 engins d'assaut avec 92 commandos. Les Argentins envahirent dans le même temps la Géorgie du Sud et les Îles Sandwich du



Sud, et, alors qu'ils ne croyaient avoir affaire qu'à des scientifiques, ils tombèrent sur un détachement de Royal Marines qui, avec leur lance-roquettes, abattirent un hélicoptère Puma et infligèrent de tels dégâts à l'aviso que celui-ci dut se mettre à l'abri. Toutefois, les Britanniques durent finalement s'incliner.

Londres organise en peu de temps une pression diplomatique à l'encontre de l'Argentine, tout en constituant une armada. En raison de son caractère dictatorial, le régime argentin peina à obtenir un soutien à l'ONU. Le 5 avril, le gros de la force d'intervention britannique, rassemblée et préparée en moins de 5 jours, quitte Portsmouth pour l'Atlantique sud. Le 8, 2 destroyers quittent Gibraltar, suivi le lendemain d'un navire réquisitionné qui quitte Southampton avec 2 000 hommes. Le 10, le premier groupe de destroyers (Antrim) arriva à l'île d'Ascension. Mi-avril, l'escadre navale britannique, soutenue par des bombardiers et des ravitailleurs, atteint l'île d'Ascension, escale obligatoire considérée comme point de non-retour dans l'engagement armé. L'Argentine disposa cependant de soutiens : l'Union soviétique fournit des renseignements (18 satellites militaires furent lancés), la Libye et Israël fournirent des armes, le Pérou a vendu 10 Mirage M5-P.

La contribution américaine à la Grande-Bretagne fut la fourniture de la plus récente version des missiles air-air AIM-9 Sidewinder et de renseignements collectés par les satellites espions. La France participa de manière importante à la préparation britannique en transmettant aux Britanniques des informations concernant les avions Mirage et les missiles Exocet vendus auparavant par Paris à Buenos Aires. Toutefois, une équipe technique de Dassault se serait trouvée en Argentine où elle réparait des lanceurs de missile. En raison de 12 800 km entre les Malouines et le Royaume-Uni, les Britanniques devaient utiliser une force aéronavale autonome commandée par le contre-amiral Sandy Woodward. Une seconde composante était la force d'assaut amphibie sous les ordres du commodore M. C. Clapp. Les troupes terrestres débarquées étaient sous le commandement du brigadier général Julian Thompson (Commandant de la 3e Brigade Commando). Elles comprenaient principalement trois bataillons des Royal Marines (Commandos) et deux bataillons Para. L'ensemble des forces soit 28 000 militaires était sous la coordination de l'amiral John Fieldhouse. Cette opération reçut le nom de code Corporate. La presse la baptisa « l'Empire contre-attaque ».

Le soutien logistique intégré pour une telle expédition fut important et mobilisa l'immense majorité des capacités des forces britanniques en ce domaine. Dès le 1er avril, un pont aérien est mis en place depuis des bases aériennes du sud de l'Angleterre à destination de Gibraltar et l'Ascension, pour ravitailler la flotte. 70 navires de support dont 25 pétroliers accompagnent les navires de guerre et les transports de troupes ; l'ensemble des navires ne se regroupe sur l'île de l'Ascension à 7 830 km de leurs bases de départ et à 6 950 km des Malouines.

BATAILLE :

Le 21 avril, le groupe de l'Antrim commence ses reconnaissances autour de la Géorgie du sud.

Le 25, les forces britanniques des SAS débarquent en Géorgie du Sud dans le cadre de l'opération Paraquat.

Le 1er mai, les opérations contre les Malouines s'ouvrent avec les attaques de nuit par des bombardiers Avro Vulcan de la Royal Air Force, basés sur l'île de l'Ascension, lors de l'opération Black Buck 1 contre l'aéroport de Port Stanley. Ces avions à rayon d'action moyen devaient être ravitaillés plusieurs fois et les ravitailleurs Victor devaient être eux-mêmes ravitaillés en vol, ce qui obligea à un effort logistique important. Une seule bombe toucha l'objectif mais les Argentins, se rendant compte de leur vulnérabilité, décidèrent de maintenir leurs avions à réaction sur le continent. On considère que cette mission fut un échec tactique mais une réussite stratégique. Quelques minutes après Black Buck, neuf Sea Harrier du Hermes poursuivirent le raid en lâchant des chapelets de bombes sur Port Stanley et les terrains d'aviation à Goose Green. Les deux missions détruisirent des avions au sol. Des forces spéciales britanniques SAS et SBS sont débarquées sur les Malouines pour des missions d'observation.

Le 2 mai, le croiseur ARA General Belgrano fut coulé par le sous-marin nucléaire d'attaque HMS Conqueror. Lorsque le porte-avions argentin Veinticinco de Mayo quitta le 28 avril son port d'attache avec la Task Force 79, c'était pour faire face à la marine britannique qui arrivait sur zone et tenter d'attaquer la flotte britannique le 2 mai 1982, mais la perte du croiseur Général-Belgrano mirent fin à ces tentatives. Ainsi, toute la flotte argentine, y compris les deux destroyers de soutien du Belgrano, se réfugia dans les ports, et les forces aériennes argentines entrèrent alors en scène. Deux jours après le naufrage du Belgrano, le 4 mai, les Britanniques perdirent le destroyer du type 42 HMS Sheffield, en mission de couverture radar, après le tir d'un missile Exocet. Lorsque les navires furent détectés par une patrouille de P-2 Neptunes argentins, deux Super-Étendards, armés d'un Exocet chacun, furent envoyés et lâchèrent les missiles à une distance de

30 et 50 km. Le HMS Yarmouth et le Sheffield furent touchés.

Le 12, le Queen Elizabeth 2 quitte Southampton avec la 5ème brigade d'infanterie à son bord, le contingent britannique en route pour les Malouines compte près de 10 000 hommes. Le 15, trois Skyhawk argentins sont abattus. Un raid des SAS sur Pebble Island se solde par la destruction au sol de 11 avions argentins.

Au cours de la nuit du 21 mai, les Britanniques organisèrent un débarquement amphibie de 4 000 hommes sur les plages sur la côte Nord des Malouines, à 100 km à l'ouest de Stanley, et s'assurèrent de son contrôle. Le plan visait à se rendre maître de Darwin et Goose Green avant de se tourner vers Port Stanley. En mer, la faiblesse des défenses antiaériennes des navires fut démontrée dans le naufrage de la frégate HMS Ardent le 21, HMS Antelope le 23, qui coulera lors d'une tentative de désamorçage d'une bombe non-explosée, et le MV Atlantic Conveyor, coulé par deux missiles Exocet lors d'une attaque dirigée par des Super-Etendards contre le groupe principal de la Task Force, avec une cargaison essentielle d'hélicoptères et de composants de piste le 25. Ce jour-là le Coventry, du même type que le Sheffield, est coulé par 3 bombes de 500 kg alors qu'il était avec le HMS Broadsword. Les destroyers HMS Argonaut et le Brilliant furent gravement endommagés. L'Antrim eut deux bombes non-explosées à son bord. Les Argentins perdirent plus de trente avions et hélicoptères dans ces attaques. Bien qu'inférieur en nombre (1 contre 3), les parachutistes britanniques approchèrent et attaquèrent les sites de Darwin et de Goose Green les 27 et 28 mai, qui étaient tenus par le 12ème régiment d'infanterie argentin. Après une bataille qui sera la plus longue et la plus dure du conflit durant laquelle l'aviation argentine utilisa entre autres du napalm, dix-sept Britanniques et deux cents Argentins perdirent la vie, mille quatre cents de ces derniers furent prisonniers.

Après avoir éliminé le danger de l'important contingent de Goose Green, les forces britanniques purent faire une percée vers l'est depuis la tête de pont de San Carlos, soit en marchant, soit transportées par hélicoptères. Le 1er juin, avec l'arrivée de 5 000 soldats britanniques supplémentaires de la cinquième brigade du paquebot Queen Elizabeth 2, le nouveau commandant de division, le major général J.J. Moore RM, disposait d'assez de troupes pour lancer une offensive contre la garnison de Port Stanley. Dans la nuit du 11 juin, après plusieurs jours de reconnaissance difficile et la mise en place de la logistique, les forces britanniques, appuyées par l'artillerie, lancèrent une brigade à l'offensive du Mont Longdon, défenseur des hauteurs de Port Stanley. Au matin, les positions argentines étaient enlevées après plus de 24 heures de combat, parfois au corps à corps. La nuit du 13 juin, la seconde phase fut enclenchée et Stanley est complètement encerclé. Le 14 juin, le commandant de la garnison, Mario Menendez, offrit sa reddition avec 10 254 hommes. La souveraineté britannique est restaurée sur l'ensemble des territoires des Malouines. Le 20 juin, la fin des hostilités est officiellement déclarée par les Anglais

LES REPERCUTIONS :

cette guerre contribua à la popularité de Margaret Thatcher et aida à la victoire de son parti en 1983, même si plusieurs membres de son gouvernement donnèrent leur démission, y compris le secrétaire pour les Affaires extérieures Lord Carrington.

La défaite argentine précipita la chute du régime dictatorial, avec le remplacement des trois généraux de la junte, et amorça une lente transition démocratique, avec l'élection en 1983 de Raul Alfonsin puis les lois d'amnistie de 1986-87. Suite aux forages britanniques dans la région des Malouines en février 2010 (son potentiel pétrolifère, estimé équivalent à celui de la Mer du Nord, est devenu économiquement exploitable depuis que le prix du baril a dépassé 100 dollars), un regain de tension apparut.

ENSEIGNEMENTS :

L'emploi novateur du satellite (liaison directe entre le premier ministre et le commandant les forces terrestres débarquées).

Ce fut l'une des rares batailles navales après la Seconde Guerre mondiale. Elle illustra la **vulnérabilité des navires de surface aux missiles** et l'importance de l'aéronavale. Les aptitudes du missile Exocet impressionnèrent.

Le conflit des Malouines marque donc **un retour** en force sur les navires de guerre du canon petit ou moyen aux dépens du "tout missiles" préconisé antérieurement (utilité tant pour le bombardement naval d'objectifs côtiers que pour la défense antiaérienne).

Rôle éminent joué au sol par les **officiers de guidage des raids aériens** (FOO: forward observation officer), qui, très entraînés dans le cadre des opérations de l'OTAN, ont assuré efficacité et précision aux attaques au sol.

La capacité logistique du Royaume-Uni fut utilisée au maximum.

Rôle des **forces spéciales** qui détruisirent de nombreux avions et contri-

buèrent au recueil de renseignements.

L'utilité des **hélicoptères** fut démontrée, aussi bien au combat qu'en appui logistique.

En mer, certaines faiblesses des bâtiments de combat furent soulignées, comme l'utilisation du magnésium et l'utilisation du tergal pour la confection des uniformes qui en fondant pouvaient brûler le personnel.

Les Britanniques testèrent du nouveau **matériel adapté** au grand froid (tenues chauffantes et chaussettes beaucoup plus légères).

Auteur inconnu.

Sommes-nous préparés à combattre l'ennemi les yeux dans les yeux ?

CBA (lors de la première publication) BRILLANT

« Je me souviens du terroriste qui m'a visé avec sa mitrailleuse. En une fraction de seconde, j'ai compris qu'il allait me tirer dessus. Puis j'ai senti les balles me transpercer le corps. Je me suis effondré sur le sol, mon fusil baissé. J'ai compris que la première balle m'avait frappé au dos, et j'ai pensé que la prochaine viserait ma tête ».

Capitaine Yoni Roth de la 1ère Brigade d'Infanterie de Tsahal lors de la bataille de Bint Jbeil au Liban en juillet 2006.

Le concept de guerre « zéro mort », lié à la notion de supériorité technologique, a longtemps donné l'illusion que les armées pouvaient gagner les batailles sans engager de troupes au sol, sans affronter l'ennemi en face à face. Bombes « intelligentes », drones et autres moyens techniques furent ainsi mis en œuvre de façon quasi-exclusive.

Toutefois, la réalité de la guerre a rapidement rattrapé ceux qui la déniaient. La complexité des conflits infraétatiques, le retour d'acteurs combattants « irréguliers » et le souci de mieux contrôler le milieu humain ont fini par rendre inopérante une stratégie uniquement fondée sur le dogme de la puissance aérienne. A ce titre, la guerre de juillet 2006 entre Israël et le Hezbollah a souligné toute la difficulté pour une armée conventionnelle moderne à affronter un ennemi hybride dilué dans la population, mais capable de mener de vraies actions de combat direct.

Face à cette nouvelle donne, les forces terrestres ont été remises au coeur des engagements. Elles se retrouvent ainsi confrontées à une dangereuse problématique : la radicalisation de la violence armée. Du Mexique au Pakistan, en passant par le Mali et la Syrie, des groupes armés pratiquent une « violence décomplexée » qui n'a de sens qu'au travers de la terreur générée par la cruauté des modes d'action.

Même si une logique asymétrique perdure[1], ces groupes n'hésitent plus à engager un combat jusqu'au boutiste en face à face. Sans risquer la caricature, le combattant « irrégulier », qu'il soit terroriste ou insurgé, s'attire la reconnaissance de ses pairs en combattant l'ennemi au corps à corps, avec l'idée de se sacrifier pour la cause.

Pour le militaire confronté à ce type d'ennemi, le défi réside avant tout dans la prise en compte psychologique de ce phénomène. En effet, savoir que l'on risque de se faire tirer dessus est une chose. Être certain d'affronter l'ennemi à courte distance en est une autre.

Longtemps engagées dans des « missions à but humanitaire », durant lesquelles la rencontre avec l'adversaire n'était qu'un cas fortuit, certaines armées occidentales ont redécouvert depuis peu le combat rapproché en face à face. Au-delà de la nécessaire acceptation du risque de perdre des hommes, les forces terrestres sont-elles suffisamment préparées à tuer les yeux dans les yeux ?

En d'autres termes, comment s'assurer que le soldat saura combattre dans ces situations éprouvantes et accepter la violence de l'autre comme la sienne ?

En se recentrant depuis 2008 sur l'aptitude au combat rapproché et la « rusticité », les forces terrestres ont entamé la capitalisation d'une formidable expérience « guerrière ». Tout comme une entreprise qui mise sur « l'esprit » de sa marque pour attirer, fédérer et fidéliser clients et employés, l'armée de Terre a développé une culture collective propre, à la fois fixatrice d'identités et idéal à atteindre.

Comprendre l'importance du facteur humain au combat et notamment la nécessité de conserver cette fameuse culture du combat rapproché, sorte « d'esprit combattant », impose de se pencher sur des cas concrets explicites. Ainsi, l'étude comparée de l'emploi des troupes israéliennes lors de la guerre de juillet 2006 contre le Hezbollah avec celui de la force Serval face aux groupes armés djihadistes au Mali en 2013 est intéressante à plus d'un titre. Elle souligne à la fois les dangers courus par la perte d'une force de combat au sol résiliente, tout en mettant en lumière l'indispensable expérience à conserver.

L'ennemi continuera toujours à surprendre. Lorsque le Hezbollah a brutalement attaqué une patrouille de l'armée israélienne le 12 juillet 2006, aucun état-major de Tsahal n'avait la

moindre idée de ce qu'était devenue la milice chiite. Tétanisé par la surprise et la violence de cette mortelle embuscade[2], le commandement de la région militaire Nord tergiversa plusieurs heures quant à la suite à donner à cet affront. L'envoi d'unités terrestres pour donner la chasse aux hommes du parti de Dieu tarda. Le souvenir de la première guerre du Liban avec ses engins explosifs improvisés avait encore un fort pouvoir inhibiteur. De plus, le chef d'état-major des armées israélien, le général aviateur Dan Halutz, était un grand partisan des frappes aériennes. Il pensait avant tout représailles par la projection de puissance et non pas guerre avec une projection de forces en territoire libanais. Ainsi, souvent décidées dans la précipitation, les opérations terrestres que Tsahal réalisa, n'apportèrent que de maigres résultats, quand celles-ci ne furent pas des échecs retentissants.

Le 19 juillet, le Sayeret Maglan[3] connut à ses dépens le premier échec de la force terrestre israélienne à proximité du village libanais de Marun Al Ras. Infiltré pour réaliser une mission de guidage pour d'éventuelles frappes de l'aviation, le commando israélien ne rencontra aucun obstacle durant sa progression jusqu'aux premières zones urbanisées. Surpris de ne pas trouver « une tente et trois kalachnikovs » en guise de position du Hezbollah, ses hommes se dévoilèrent. Aux aguets et bien retranchés dans leur abris souterrains, les miliciens chiites ouvrirent alors un feu nourri. Fixés sur place, les soldats de Maglan ne durent leur salut qu'à l'arrivée des chars Merkava de la 7ème brigade blindée, chargés de procéder à leur évacuation. Durant ces violents combats, les Israéliens furent stupéfaits de voir les membres du Hezbollah combattre avec des procédures similaires aux leurs, utiliser les lance-grenades RPG 7 comme des armes antipersonnel et surtout chercher le combat rapproché pour infliger un maximum de pertes.

Cette stupéfaction s'explique notamment par le tropisme du « tout-sécuritaire » qui avait envahi l'armée de Terre israélienne depuis les années 80. En effet, celle-ci était majoritairement employée dans des opérations de police en « Territoires occupés » (la fameuse culture « check point »). Privilégiant les actions de très faible envergure sans mise en œuvre de l'interarmes, elle avait perdu les réflexes combattants de la glorieuse armée du Kippour. Le fossé entre la réalité de l'ennemi et la perception de celui-ci par les forces terrestres s'était ainsi irrémédiablement creusé. Ce décalage se révéla encore plus douloureux lors de la bataille de Bint Jbeil.

Du 25 au 28 juillet 2006, plusieurs bataillons de Tsahal appartenant aux prestigieuses brigades Golani et parachutiste, tentèrent de s'emparer sans succès de cette ville clé du Sud Liban pour la poursuite de l'offensive vers le Nord du pays. Persuadé que l'aviation avait réduit à néant toute volonté de résistance, l'état-major de Tsahal avait conçu une opération simple, avec peu de soutien et presque pas d'appui. De fait, au petit matin du 25, deux compagnies d'infanterie de la brigade Golani pénétrèrent dans le centreville sans se méfier. Elles tombèrent alors dans le piège des miliciens du Hezbollah. Attaqués simultanément par plusieurs positions ennemies, les soldats israéliens subirent sans pouvoir riposter. En effet, sans les feux de l'artillerie ou des chars Merkava, les Golani ne purent que se réfugier tant bien que mal dans les habitations à proximité immédiate du lieu de l'embuscade. Bloqués dans celles-ci, les conscrits épuisèrent rapidement l'eau et les munitions, l'état-major n'ayant conçu qu'une action de courte durée (moins de 12 heures). Ce n'est qu'au bout de deux jours qu'ils finirent enfin par se replier et abandonner la ville après avoir perdu une soixantaine d'hommes dont dix-huit tués. Interrogés à leur retour, les « rescapés » confièrent leur stupeur d'avoir affronté des hommes extrêmement déterminés, « en uniformes impeccables avec leur plaque militaire recouverte de ruban noir pour ne pas briller dans la nuit ».

Ils souligneront aussi la propension des hommes du Hezbollah à chercher l'imbrication systématique pour semer la confusion et démoraliser les troupes.

Pour les Forces de Défense Israéliennes, une des grandes leçons de cet « épisode » est directement liée à la perte de l'expérience de la guerre, et notam-

ment d'une culture du combat rapproché. Armée de conscription, Tsahal ne dispose en effet que de très jeunes cadres. Rares sont les officiers ayant servi au Liban dans les années 80 et encore présents dans les unités en 2006. Même si le Hezbollah qu'ils avaient côtoyé à l'époque ne correspondait plus à la force paramilitaire qu'il était devenu, leur expérience du feu aurait pu être utile. De plus, sur le plan tactique, l'armée israélienne a clairement oublié les fondamentaux du combat : aucun rapport de force favorable n'a été mis en oeuvre comme préalable à toute action terrestre. Pour la conquête de Bint Jbeil, les états-majors décidèrent d'envoyer des fantassins sans appuis, les Merkava ne pouvant se déplacer dans les ruelles étroites et l'artillerie fut jugée non indispensable…

Le sang versé en Afghanistan a servi au Mali.

L'opération Serval au Mali apparaît aujourd'hui comme un véritable succès militaire. Toutefois, il ne faut pas oublier le chemin parcouru par les forces terrestres pour être au niveau d'un tel engagement[4]. Comme d'autres nations, il aura fallu un électrochoc pour remettre en question nos certitudes et accepter l'idée que nous n'étions pas prêts au combat, encore moins rapproché.

Pour la France, la surprise est venue d'Afghanistan. En effet, le durcissement des opérations à l'été 2008[5] a initié une véritable réflexion quant à l'état de notre préparation opérationnelle, jugée finalement déconnectée de la réalité. L'aguerrissement, les fondamentaux du combattant[6] ainsi que les procédures opérationnelles ont fait l'objet d'une remise à niveau sans précédent. De même, le processus du retour d'expérience a été rénové et davantage orienté vers les enseignements au combat, permettant ainsi d'adapter la doctrine d'emploi des forces, d'améliorer l'entraînement et surtout de créer le mécanisme de « l'adaptation réactive »[7].

Ces leviers, trempés par l'expérience du feu, ont fini par faire émerger une sorte de culture combattante, orientée sur l'engagement rapproché. Mise à l'épreuve au Mali, celle-ci a démontré que les choix effectués par l'armée de Terre durant « l'aventure afghane » avaient été pertinents, notamment parce qu'ils contribuaient à préparer la guerre en général et non pas une guerre en particulier.

Engagés au Mali sur deux fronts distincts et distants de 500 kilomètres (région du grand Gao et le massif de l'Adrar des Ifoghas), les soldats français ont fait face à un ennemi fanatisé, entraîné et ultraviolent.

Au Nord, les groupes de combat d'Al Qaïda au Maghreb Islamique étaient installés en défensive. Certains de ces djihadistes, porteurs de vestes explosives cachées sous leurs tuniques, allèrent jusqu'à se rendre les mains en l'air pour ensuite se faire littéralement exploser dès qu'ils furent faits prisonniers. La Force tchadienne perdit ainsi 28 de ses soldats le 22 février 2013. Face à ce jusqu'au boutisme effrayant, le général commandant la brigade Serval se fixa alors un impératif : prendre l'ascendant sur l'ennemi en moins d'une semaine, avant que les limites physiques et psychologiques des unités ne soient atteintes. Les efforts furent concentrés dans la zone Nord du massif de l'Adrar, en direction des points clés du terrain[8] où l'ennemi semblait s'être retranché. Appuyée par l'ensemble des moyens de la 3ème dimension[9], la progression des unités de mêlée fut lente et méthodique, afin d'éviter toute imbrication favorable à l'ennemi. Aucun point de résistance des terroristes ne fut oublié. Lors des fouilles de certaines cavités et autres grottes, les contacts s'effectuèrent le plus souvent à très courte distance (- 5m), nécessitant parfois de pénétrer dans des anfractuosités très étroites, en s'allégeant au maximum. Plus de 200 djihadistes furent neutralisés durant les opérations Panthère.

Dans la zone Centre à proximité de Gao, le groupement d'infanterie blindée français ainsi que plusieurs sections maliennes ont combattu les sarrya[10] du MUJAO[11]. Le 1er mars, lors de l'opération Doro, un détachement franco-malien en reconnaissance à proximité du village d'Imenas, a engagé le combat avec un ennemi agressif et dissimulé dans la végétation. Combattant sans esprit de recul, les terroristes du MUJAO menèrent de véritables actions de freinage, contournant sans relâche pour défendre leur zone refuge.

Durant ces 7 heures de combat, les djihadistes n'hésitèrent pas à monter à l'assaut des VBCI fran-

çais avant d'être détruits par les tirs des canons de 25mm, à parfois moins de 20 mètres des engins. Les militaires français et maliens, débarqués de leurs véhicules, firent systématiquement face à des hommes déterminés, porteurs de ceintures explosives. Pour cette seule journée, 54 terroristes furent tués. Même si aucune perte amie ne fut à déplorer, les soldats français furent marqués par l'extrême détermination du MUJAO et par la vision des effets de leurs armes à très courte distance.

Une question dérangeante vient à l'esprit : le résultat sur le terrain aurait-il été le même si les unités françaises déployées dans le cadre du premier mandat de l'opération Serval n'étaient pas toutes passées par l'Afghanistan et son exigeante préparation opérationnelle ?

Mourir en martyr…et si possible pas tout seul

Face à une armée conventionnelle disposant de la supériorité technique, le combattant irrégulier n'a qu'un choix limité en matière de modes d'action pour infliger des pertes à l'ennemi et espérer, à terme, remporter la victoire. En effet, ne pouvant risquer de s'engager dans une bataille décisive, il va plutôt chercher à appliquer des tactiques de guérilla, dont l'objectif premier sera de se dissimuler pour frapper et user progressivement la détermination des troupes conventionnelles. Le temps devient donc sa meilleure arme. S'il décide de mettre en oeuvre une « stratégie d'évitement » pour préserver des ressources fragiles, il frappera ponctuellement (attentats, pose d'engins explosifs, tirs de roquettes) pour entretenir un climat d'insécurité préjudiciable à la Force dans la durée. S'il choisit une stratégie plus offensive, il va patiemment préparer chacune de ses actions pour attaquer sur court préavis un objectif de préférence isolé, donc Vulnérable[12..] Pour cette dernière, « l'irrégulier » doit prendre en compte ses propres faiblesses et les transformer en avantages difficilement parables. C'est notamment pour cette raison qu'il va systématiquement rechercher à engager le combat à courte, voire même très courte distance. A titre d'exemple, lors des accrochages de l'opération Doro au Mali, les combattants du MUJAO, dissimulés en zone boisée, attendaient le dernier moment pour se dévoiler et ouvrir le feu presqu'à bout portant.

Ce souci de la confrontation rapprochée vise à inverser le déséquilibre entre le fort et le faible.

En effet, en misant sur l'imbrication, les éléments armés cherchent avant tout à neutraliser le véritable atout au combat de leur adversaire : les appuis de la 3ème dimension.

De plus, comme l'ont démontré les combats au Sud-Liban, un ennemi qui vous traque et cherche le corps à corps peut tétaniser et donc inhiber les réactions. A la fin de la guerre de juillet 2006, les soldats de Tsahal confièrent à certains médias[13] leur peur de repartir au Liban et d'affronter un ennemi surgi de nulle part, au plus près et souvent dans le dos.

Enfin, il ne faut pas négliger les « bénéfices » tactiques et psychologiques d'une action suicide perpétrée au cours de combats rapprochés. Ce n'est pas un hasard si nombre de membres d'AQMI et du MUJAO étaient porteurs de vestes ou de ceintures explosives, destinées en dernier recours à se suicider au contact des soldats de Serval. L'action suicide n'était pas vue comme une « mission en soi » mais plutôt comme le moyen le plus sûr de ne pas être pris vivant, tout en faisant diversion au profit d'autres camarades terroristes chargés de l'action principale.

Plaidoyer pour la conservation d'une culture du combat rapproché Même si les guerres se suivent sans se ressembler, les conflits récents dévoilent donc une constante dans la radicalisation de l'emploi de la violence armée. En conséquence, un des défis futurs pour les forces terrestres françaises sera de préparer ses soldats à combattre dans des conditions de plus en plus difficiles, face à un ennemi imprévisible et fanatisé, pour lequel la mort, la sienne comme celle de l'autre, est une victoire en soi.

Toute compétence acquise est vouée à disparaître si elle n'est pas régulièrement nourrie ou au moins entretenue. Lorsque les vétérans des conflits afghan et malien auront quitté l'institution militaire, le risque de perdre cette précieuse expérience sera bien réel. Ne pourrait-on alors pas utiliser la simulation pour préparer mentalement les soldats et ainsi remplacer tout ou partie de l'expérience perdue ?

La cellule de soutien psychologique de l'armée de Terre (CISPAT) répond par la négative en expliquant, d'une part que chaque individu étant différent par nature, la réaction aux horreurs de la guerre ne peut donc pas être prévisible, et que d'autre part, seule la confrontation avec la réalité crée le traumatisme.

Ainsi, entraîner les soldats à recevoir des images de violence accrue par la simulation ne prépare pas à la guerre. Pire, la simulation

pourrait avoir l'effet inverse soit en déshumanisant l'adversaire avec les risques du manque de discernement, soit en fragilisant certains sujets. L'excellence au combat doit donc se cultiver.

Comment construire alors cette force mentale qui pousse les soldats à se dépasser dans la pire des situations, celle du combat rapproché ?

La plupart des récits de guerre aborde cette problématique. La lecture de certains d'entre eux, notamment les ouvrages d'Erwan Bergot[14], met en lumière la force du collectif doublée de l'expérience du feu, comme facteurs d'émergence d'une culture du combat rapproché.

En s'affranchissant de la pudeur propre aux sociétés qui ne côtoient la guerre qu'au travers du prisme de la télévision, les forces terrestres doivent donc mettre l'accent sur la construction d'un « esprit combattant » et la conservation de cette forme particulière de culture qu'est celle du combat rapproché.

Mais qu'entend-on par esprit combattant ?

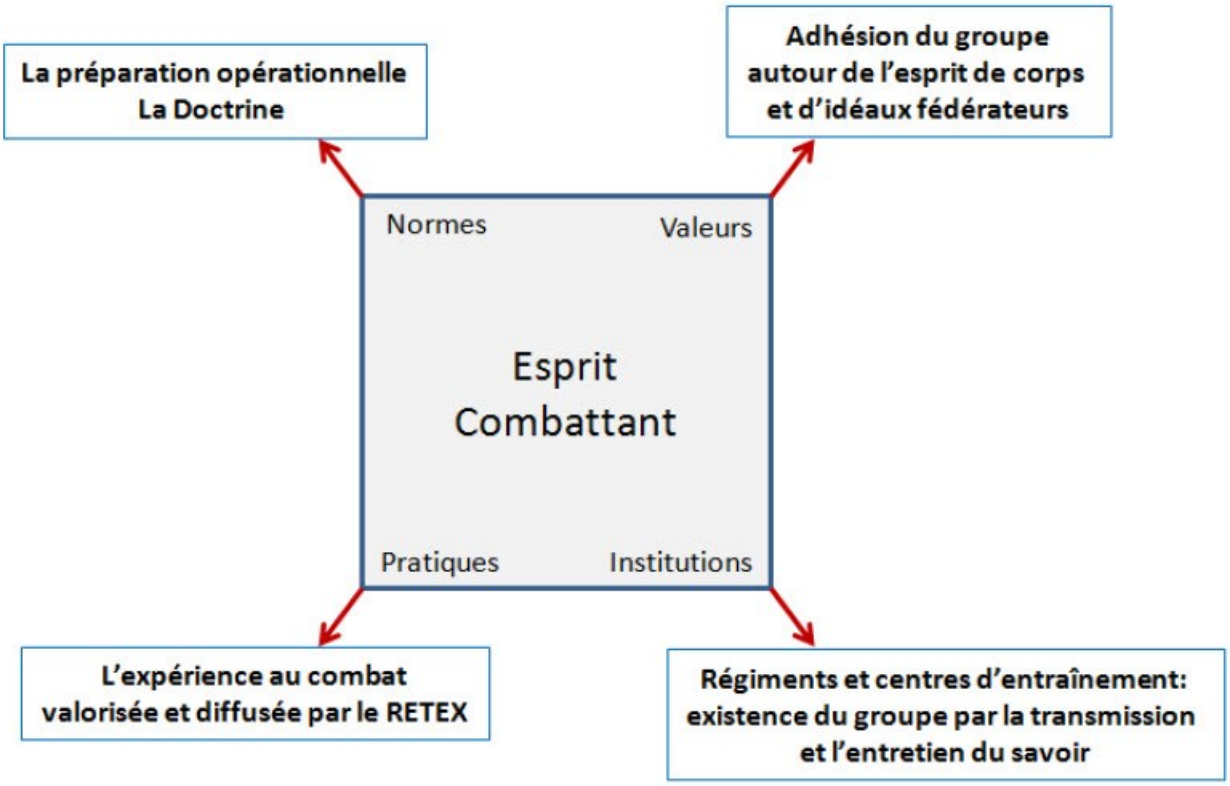
Ce schéma explicatif permet de mieux en cerner les constituants.

Réduite à sa plus simple expression, cet « esprit combattant » pourrait se résumer en deux éléments constitutifs majeurs : l'esprit de corps et la préparation opérationnelle.

Le premier est le fil de l'émulation qui va lier et fédérer les soldats autour de valeurs communes, comme le culte de la mission, le sens du sacrifice ou bien encore le courage. C'est l'honneur de servir ou « le pour quoi je vais me battre ». On cherche à persuader, c'est-à-dire à agir sur les sentiments des soldats au travers de l'histoire des anciens et d'exemples de bravoure. Transmis au sein des régiments, cet esprit de corps garantit que « le tout » soit plus efficace que la somme des individualités aussi brillantes soient-elles.

Cette cohésion doit servir de bouclier protecteur contre les adversités du combat.

Le second est l'aiguille qui tisse le fil de l'émulation en une maille solide et éprouvée. C'est la façon de se battre ou « le comment je vais affronter l'ennemi ». On cherche à convaincre, c'est-à-dire à agir sur la raison des soldats au travers de cas concrets travaillés à l'entraînement. Certes, rien ne remplace l'expérience du feu, mais une préparation opérationnelle réaliste en centre d'entraînement sera gage de crédibilité en mission. Cet entraînement doit amener les hommes à tutoyer leurs limites sans pour autant les user avant leur déploiement. A ce titre, le maintien du Détachement



d'Assistance Opérationnelle de Canjuers est une nécessité pour ne rien perdre des enseignements durement acquis.

« Les démocraties ne préparent la guerre qu'après l'avoir déclarée ».

Bien que réaliste, cette citation de George Mandel n'est peut-être pas complète. Elle a certes le mérite de poser le problème de la compréhension des enjeux de défense dans nos sociétés éloignées de la souffrance que nos grands-parents ont pourtant connus. Elle ne fait cependant qu'effleurer une problématique plus vaste, celle de la différence d'appréciation du prix de la vie selon que l'on est « militaire occidental » ou combattant extrémiste. La mort d'un camarade fragilise la troupe militaire qui y est confrontée. Pour l'insurgé ou le terroriste, mourir n'est bien souvent que la suite logique de son engagement.

Sans susciter la polémique, le concept du « vivre ensemble » ne nous a-t-il pas rendus plus vulnérables face à un ennemi qui n'a pas la même conception de la vie ?

Cette assertion doit être prise pour ce qu'elle est : un avertissement. Le déni de réalité qui habite aujourd'hui nos sociétés quant à l'idée de préparer la guerre, c'est-à-dire de s'entraîner à tuer son semblable, n'est pas partagé par d'autres nations. Cette différence initiale d'appréciation pourrait vite se muer en faute coupable le jour où les cartes seront rebattues…

1. L'auteur entend par « logique asymétrique », le fait d'éviter toute confrontation frontale avec un ennemi plus fort. Le combattant irrégulier va plutôt chercher à frapper sur les arrières, parfois de façon indirecte afin de créer un climat d'insécurité propice à user les forces conventionnelles sur le long terme.
2. 3 soldats furent tués et 2 enlevés.
3. Les Sayerot sont des unités de forces spéciales réputées. Au niveau tactique, chaque brigade dispose de son propre commando. Au niveau stratégique, chaque armée met aussi en œuvre sa propre force spéciale : le sayeret Mat'kal pour l'armée de Terre, le sayeret Shaldag pour l'armée de l'air et le commando Yami pour la marine.
4. Pour la majorité des soldats engagés au Mali, les conditions de combat ainsi que l'ennemi ont été jugés nettement plus éprouvants que ce qu'ils avaient connus par le passé, notamment en Afghanistan.
5. Embuscade d'Uzbin du 18 août 2008 ainsi que l'envoi d'un bataillon dans la province de Kapisa, à l'Est de Kaboul.
6. Notamment le tir et le secourisme au combat.
7. Les documents de doctrine de contre insurrection, d'emploi des unités en zone montagneuse sont issus de cette remise en question. De même, le Détachement d'Aguerrissement Opérationnel (DAO) de Canjuers est né d'une démarche initiée par le RETEX. Processus d'étude et d'achat d'équipements en urgence, l'adaptation réactive a notamment permis la fourniture de matériels de protection individuelle (gilets pare-balle de nouvelle génération) et de surblindage pour les engins blindés.
8. Les vallées d'Ametettaï et de Terz
9. Avions de chasse, hélicoptères de combat, drones et canons d'artillerie.
10. Une Saryya est un terme sahélien décrivant une compagnie, soit un peu plus d'une centaine d'hommes.
11. Mouvement pour l'Unicité du Djihad en Afrique de l'Ouest.
12. Ce mode d'action est bien explicité par la tactique sahélienne du « rezzou » qui vise à attaquer de façon brutale et surprise, avec des moyens très mobiles (pick-up), un objectif présenté comme « faible ».Le but ici n'est pas de s'en emparer mais

d’infliger un maximum de destructions.

13. A partir du 20 juillet, le journal Haaretz se fit régulièrement l’écho des angoisses des conscrits, appelés à faire une guerre pour laquelle seul le Hezbollah s’était préparée.
14. La Légion au combat, Narvik, Bir-Hakeim, Dièn Bièn Phu et Les sentiers de la guerre aux Presses de la cité ; Commandos de choc en Indochine, les héros oubliés chez Grasset.

JOSEPH SADI-LECOINTE
1891 – 1944

Joseph Sadi-Lecointe, né le 11 juillet 1891 à Saint-Germain-sur-Bresle (Somme) et mort le 15 juillet 1944 à Paris, est un aviateur français qui a établi plusieurs records du monde d'altitude et de vitesse et un Résistant.

Embauché en qualité de mécanicien-soudeur par une usine d'aviation qui construit un petit avion baptisé «Zénith», Sadi-Lecointe se propose pour essayer l'appareil alors qu'il n'a jamais pris la moindre leçon de pilotage ! Il décolle et se pose tant bien que mal le 30 janvier 1910 du terrain d'Issy. L'avion est finalement abandonné, mais Sadi-Lecointe a trouvé sa voie et va se révéler par la suite comme un pilote exceptionnel. Breveté le 10 février 1911 (brevet civil n° 431), il est engagé par le motoriste Anzani. A partir de ce moment, Sadi-Lecointe effectue de nombreuses démonstrations en vol dans les principales villes de France avec son Blériot XI. Appelé sous les drapeaux en octobre 1912, il est Sapeur au 1er Génie de Versailles, puis muté à l'Escadrille BL 3 comme Mécanicien. Il est breveté pilote militaire (n°375) le 20 septembre 1913. La première guerre mondiale. Le 1er août 1914, Caporal Pilote à l'Escadrille BL 10 (Blériot XI-2). Il s'y distingue lors de nombreuses missions de reconnaissance. Le 8 août, son appareil est le premier avion français endommagé par les tirs ennemis venant du sol (observateur blessé). Il participe à la 1ère bataille de la Marne au sein de la IXè Armée. Sergent en septembre 1914. Le 15 mars 1915, il intègre l'Escadrille de combat MS 48 (Morane LA, rééquipée ensuite en Nieuport X). Adjudant en avril 1915. Le 19 décembre 1915, il devient Instructeur à l'Ecole de Pilotage (perfectionnement) d'Avord. Il y forme de très nombreux pilotes, parmi lesquels de futurs As comme Maurice Boyau (35 victoires), Michel Coiffard (34 victoires) et Léon Bourjade (28 victoires), ainsi que des volontaires Américains.

Sous-Lieutenant en octobre 1916, il est détaché le 17 septembre 1917 en tant que Pilote d'essais chez Blériot-SPAD, où il assure notamment la mise au point des chasseurs SPAD XIII.

Le plus vite, le plus haut !!! Passé chez Nieuport fin 1919, Sadi-Lecointe est omniprésent sur le front des performances (cf. encadrés). Jusqu'en 1924, il s'adjuge de nombreux records du monde de vitesse et

d'altitude, ainsi que les prestigieuses Coupes Deutsch de la Meurthe, Gordon-Bennett, Beaumont.Suite à son divorce, il reprend du service pendant la guerre du Rif au Maroc entre 1925 et 1927. Affecté au 37ème Régiment Aérien (Bréguet 14), il effectue une quarantaine de missions, obtient 3 citations et est promu Capitaine. Par ailleurs, en tant que chef-pilote Nieuport jusqu'en 1936, il effectue les essais de plusieurs dizaines d'appareils de tous types de la firme.

nérale des Ecoles. Après l'armistice et sa démobilisation, il est révoqué par Vichy en raison de ses opinions politiques. Ami de Jean Moulin, il participe en zone libre au réseau "Rafale Andromède". Ses activités liées à la Résistance lui valent d'être emprisonné à Fresnes au printemps 1944. Il décède le 15 juillet 1944 à Paris, peu après sa libération, sans doute victime des mauvais traitements qui lui ont été infligés pendant sa détention.

L'administrateur En 1922, il est co-fondateur de l'Association des Vieilles Tiges.

En 1927, il crée l'Association des Professionnels Navigants de l'Aviation (APNA), dont il deviendra ensuite le Président. Il s'y occupe notamment des assurances et fonds de prévoyance et du statut du personnel navigant.A partir de juin 1936, il organise les écoles de l'Aviation Populaire en tant qu'Inspecteur Général de l'Aéronautique Civile et de l'Aviation Populaire.

La seconde guerre mondiale Mobilisé en septembre 1939 et Lieutenant-Colonel, il est affecté à l'Inspection Gé-

Le plus vite : records du monde de vitesse- 07/02/1920 : 275 km/h sur Nieuport-Delage NiD 29V de 300 CV (base 1 km)- 25/09/1920 : 279 km/h sur Nieuport-Delage NiD 29V de 300 CV (base 100 kms)- 28/09/1920 : 274 km/h sur Nieuport-Delage NiD 29V de 300 CV (base 200 kms)- 10/10/1920 : 296 km/h sur Nieuport-Delage NiD 29V de 300 CV (base 1 km)- 20/10/1920 : 302 km/h sur Nieuport-Delage NiD 29V Bis de 300 CV (base 1 km)- 15/02/1923 : 375 km/h sur Nieuport-Delage NiD 42S de 600 CV- 23/06/1924 : 306 km/h sur Nieuport-Delage de 500 CV (base 500 kms

Le plus haut : records du monde d'altitude

- 05/09/1923 : 10 741 m sur Nieuport-Delage NiD 40R de 400 CV- 30/10/1923 : 11 145 m sur Nieuport-Delage NiD 40R de 400 CV- 11/03/1924 : 8 980 m sur Nieuport-Delage NiD 40RH de 400 CV (version hydravion à flotteurs

- Coupe Deutsch de la Meurthe 1919/1920 : 266 km/h sur Nieuport-Delage NiD 29V

- Coupe Gordon-Bennett 1920 : 271 km/h sur Nieuport-Delage NiD 29V

- Coupe Beaumont 1924 et 1925 : sur Nieuport-Delage NiD 42S de 600 CV

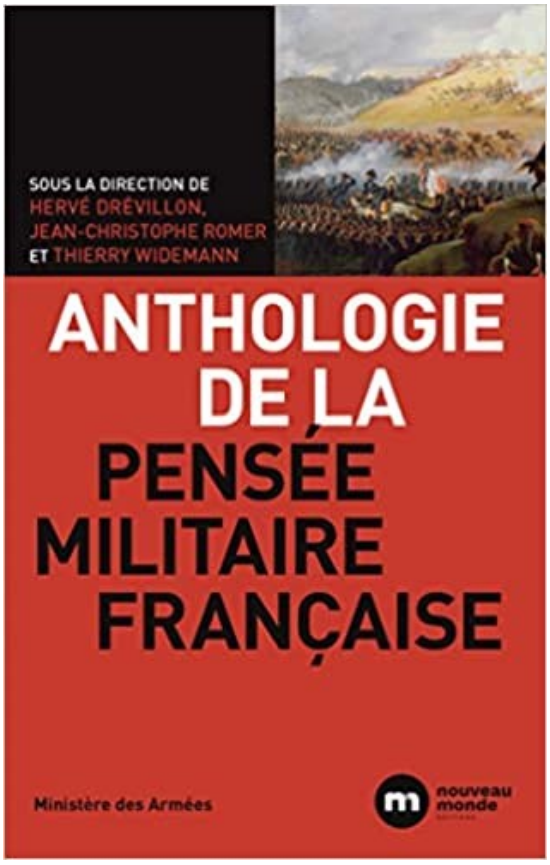
Le portrait flamboyant des grandes figures qui ont marqué le scoutisme

Grandes figures du scoutisme Hier et aujourd'hui, le scoutisme toujours vivant
Christophe Carichon
21,90 €
Parution : 20 octobre 2021
Christophe Carichon est un très bon camarade, officier de réserve, et membre du sioux depuis la première heure. Il est surtout historien et chercheur associé au Centre de recherche bretonne et celtique (Université de Brest). Spécialiste reconnu de l'histoire du scoutisme, il y a consacré sa thèse de doctorat. Il est l'auteur d'une centaine d'articles et de plusieurs ouvrages couronnés par des prix littéraires.

Le scoutisme catholique en France fête son centenaire.

C'est en effet en juillet 1920 qu'est fondée la Fédération nationale catholique des Scouts de France regroupant les initiatives déjà existantes. Depuis, des dizaines de milliers de jeunes, garçons et filles, ont endossé un uniforme, porté un foulard autour du cou, dormi sous la tente au fond des bois, chanté auprès du feu et prononcé une même promesse. Cette aventure unique, les scouts la doivent aux grandes figures du scoutisme catholique. Prêtres comme les pères Sevin, Doncoeur, Forestier ou le chanoine Cornette mais aussi laïcs comme Michel Menu, Guy de Larigaudie, Jeannine Chabrol ou Arthur de Salins et d'autres encore, ces hommes et ces femmes ont adapté et diffusé dans notre pays la géniale invention de Baden-Powell.

Ce livre dresse les portraits des principaux fondateurs du scoutisme catholique et ce qu'ils ont apporté au mouvement. Une place est aussi faite aux fondateurs des Guides et scouts d'Europe et des Scouts unitaires de France qui avec, les Scouts et guides de France, sont les dépositaires de cet héritage.



Anthologie de la pensée militaire française Broché – Livre grand format, 31 décembre 2021

En se focalisant sur la dimension nationale de la pensée militaire, cette anthologie révèle le caractère riche et dialectique de la relation entre la guerre et la nation. La nation est le sujet de la guerre et la guerre est une modalité importante de la construction de la nation.

Sur la longue durée, depuis le Moyen Âge jusqu'à la fin de la guerre froide, les diverses composantes territoriales, sociales et politiques de la nation ont contribué à l'élaboration de systèmes militaires dans les temps de la guerre et de la paix, ainsi que dans les espaces terrestres, maritime et aérien.

La prise en compte de la dimension nationale permet ainsi de d'appréhender l'articulation de cette grande diversité de facteurs. À l'inverse, l'étude de la pensée militaire permet d'interroger le fait national, qui ne se réduit pas à l'affirmation autarcique d'une identité, car la guerre est un phénomène interactif. Au-delà des territoires conquis ou perdus, des populations intégrées ou abandonnées, le fait militaire a contribué à l'affirmation de la nation comme un corps politique inscrit dans un cadre territorial.

La démarche anthologique constitue un apport efficace à la compréhension de cette relation dialectique entre la guerre et la nation, car elle permet de restituer la dimension littéraire de la pensée militaire, qui ne se limite pas à un simple procédé formel. La mise en œuvre d'une pensée l'insère dans un univers culturel, politique et social. À cet égard, l'imprimé et ses usages se sont affirmés comme la modalité dominante, mais non exclusive, de l'insertion de la pensée militaire dans la sphère publique. Cette anthologie offre ainsi au lecteur la possibilité de percevoir la façon dont les auteurs ont mis leur pensée en œuvre, dans des contextes éclairés par les contributeurs à cette œuvre collective.

Hervé Drévillon : Professeur d'histoire à l'université Paris-I, directeur de l'Institut des Études sur la Guerre et la Paix et directeur de la recherche au Service historique de la Défense, il a dirigé, avec Olivier Wieviorka, la monumentale *Histoire militaire de la France* (2 vol.). Il est par ailleurs l'auteur de *L'Impôt du sang* et de *L'Individu et la Guerre, du chevalier Bayard au soldat inconnu*.

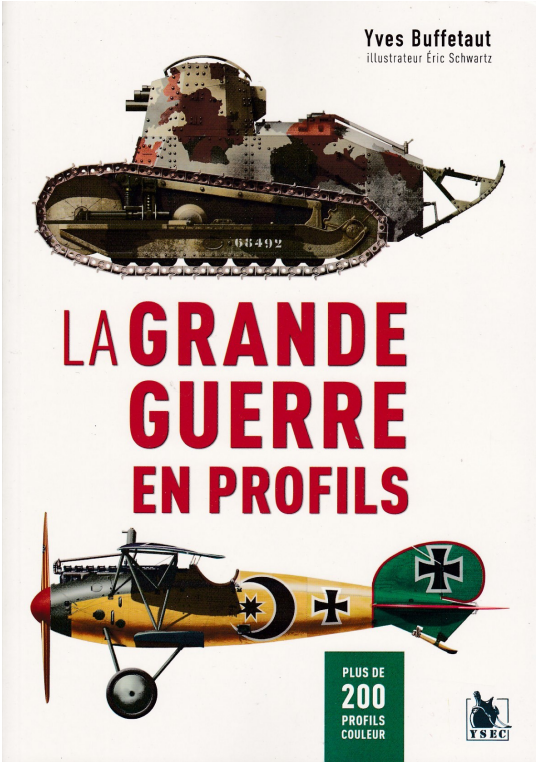
Jean-Christophe Romer : professeur à l'IEP de Strasbourg, spécialiste de l'histoire des relations internationales, chercheur associé à l'IRSEM, il a notamment publié *Les militaires qui ont changé la France* (Cherche-midi) et *Géopolitique de la Russie* (Economica).

Thierry Widemann : chargé d'études à l'Irsem, spécialiste des guerres de l'Antiquité et du XVIIIe siècle. Il a notamment publié *La pensée stratégique* (PUF) et a collaboré au *Dictionnaire de la pensée stratégique* (Larousse).

LES REBELLES DE LA COMBATTANTE FNFL 1940-1945
NOUVEAU - 26 €

La Combattante illustre la part prise par les marins français à la libération de l'occupant nazi. A elle seule, La Combattante mérite un livre d'histoire. Fleuron des Forces navales françaises libres, le destroyer sillonne la Manche, entre Boulogne, Fécamp, Le Havre, traquant sans répit les vedettes lance-torpilles de la Kriegsmarine, portant secours aux aviateurs alliés abattus en pleine mer. Mais un bateau ne vaut que par la valeur de l'équipage qui le mène... Qui sont les marins de La Combattante ? Du résistant de la première heure au marin de Vichy rallié, chacun a tracé sa voie personnelle à travers une guerre mondiale, sur un chemin qui le mène à La Combattante. Eddy Florentin choisit de raconter, de façon précise, vivante et

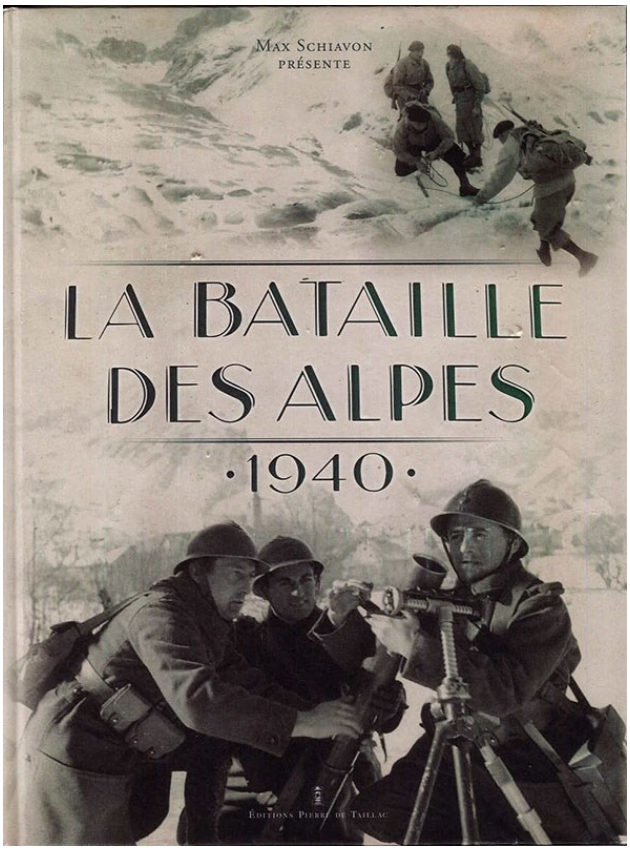
documentée l'extraordinaire variété des choix et des itinéraires particuliers qui ont fini par rassembler en une seule force cet équipage à bord de ce navire là, devenu mythique.
Eddy Florentin
624 pages



LA GRANDE GUERRE EN 210 PROFILS COULEURS
1914-1918
NOUVEAU - 18 €

Le matériel de la Grande Guerre présenté sous forme de profils réalisés par Eric Schwartz légendés par Yves Buffetaut
Les as de la Grande Guerre
Les victoires de Manfred von Richthofen
Les principaux types des chasseurs français
Chasseurs britanniques et allemands
Reconnaissance et bombardement léger
Les automitrailleuses
Les chars

Légendes Yves Buffetaut
Profils Eric Schwartz
82 pages
210 profils



LA BATAILLE DES ALPES 1940

NOUVEAU - 29,90 €

Le livre mythique sur la bataille des Alpes, la seule victoire française en 1940. En juin 1940, alors que la France vit la pire défaite militaire de son histoire, l'armée des Alpes résiste victorieusement aux assauts italiens et parvient même à contrer l'attaque à revers menée par les Allemands en direction de Grenoble et Annecy.Fin 1941, un premier livre hors commerce et anonyme relate avec précision cette bataille. Aujourd'hui introuvable, cette réédition voulue par les officiers-élèves de l'École militaire interarmes dont la promotion a pris le nom de « Bataille des Alpes », est très largement augmentée de textes, de biographies, de photos et de cartes, qui permettent de comprendre la situation, le déroulement des évènements ainsi que les décisions prises sur ce front jugé à tort secondaire.
Max Schiavon
143 pages
Environ 100 illustrations & cartes